

WILLIAM SHAKESPEARE

Roméo et Juliette

ou

Que Notre Désir S'Accroît Par La Malaisance

(Michel de Montaigne)

*

Traduction Anglais/Français

Yves Sarda

*

PROLOGUE

TOUS :

Dans la belle Vérone, où l'action se situe,
Deux familles d'un égal haut rang,
Mettent à feu et à sang
les rues.
Puisant dans une ancienne querelle,
Une source de discorde nouvelle,
Voici que leurs concitoyens
se salissent les mains
du sang de leur prochain.
Issus de la souche fatale
de ces ennemis jurés,
Sous une mauvaise étoile,
deux amants contrariés sont nés.
Leur pitoyable mésaventure avec ses coups du sort
enterrera la vendetta de leurs parents,
Suite à leur mort.
L'affreux parcours de leur amour,
marqué par le trépas
Et l'obstination de ces parents-là
dans leur rage,
À laquelle rien ne pût faire barrage,
Hormis la fin de leurs enfants,
Vont occuper deux heures durant
De leurs allées et venues
Notre plateau nu.

NOIR

À la cantonade, on entend crier un peu partout:

« Capulet, à moi ! », « À moi, Montaigu ! », plus ad libitum:
« Tous pour un, chacun pour soi ! », « C'est par ici, c'est pas par là »,
« Dispersez-vous », « L'union fait la force ! », « Tuons-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! »...

LUMIÈRE

ACTE I – SCÈNE I

BENVOLIO (à la salle): Arrêtez-vous, imbéciles ! Rentrez vos lames !
Vous ne savez pas ce que vous faites.

TYBALT (qui a surgi dans son dos): Quoi ? Je te surprends à te battre
Avec cette racaille sans couilles ?
Viens par ici, Benvolio, et regarde ta mort en face.

BENVOLIO (sans se retourner): Je ne fais que rétablir l'ordre.
Rentre ta lame ou sers t'en pour m'aider à les séparer.

TYBALT: Quoi ? Ta lame en main et tu parles de faire la paix ?
Je déteste ce mot comme je déteste l'Enfer, et tous les Montaigu
et toi avec ! Viens te battre trouillard ! En garde !

Entrent Capulet et Lady Capulet.

CAPULET: Pourquoi tant de tapage ?
Qu'on m'apporte mon épée, holà !

LADY CAPULET: Une béquille, une béquille !
Pourquoi réclamer une épée ?

Entrent Montaigu et Lady Montaigu.

CAPULET: Mon épée, je t'ai dit !
Montaigu arrive et me brandit la sienne au nez !

MONTAIGU: Ne me retiens pas, femme, laisse-moi !

LADY MONTAIGU: Tu ne lèveras pas le petit doigt sur lui,
c'est moi qui te le dis, ça suffit !

LA VOIX DU PRINCE (tombant des cintres):
Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs...
Ne vont-ils pas m'écouter ?
Eh, oh ! Vous, hommes fauves, vraies bêtes sauvages
Qui étanchez la soif dévorante de votre colère injustifiée
Dans les fontaines rouges que vous faites couler de vos veines !
Sous peine de torture, jetez sur le sol de vos mains sanglantes
vos armes mal embouchées ! Puis, entendez
la sentence de votre prince excédé !
Par trois fois, une guerre des clans née de paroles en l'air
A éclaté entre vous, les Montaigu et vous, les Capulet !
Et par trois fois, dans nos rues tranquilles, le trouble a semé !
Si jamais tout cela devait recommencer,
Votre vie serait le prix de cette nouvelle atteinte
A l'ordre public ! Qu'on se le dise !

NOIR

ACTE I – SCÈNE 2

CAPULET:

Montaigu encourt à égalité, ni plus ni moins que moi,
La même pénalité. Mais vu notre âge avancé,
Rester en paix ne devrait pas présenter de grandes difficultés.

PARIS:

Vous jouissez tous deux d'une solide et noble réputation,
Domage que vous ayez vécu si longtemps à couteaux tirés.
Mais revenons, Monseigneur, à mes moutons,
Que dites-vous de ma proposition ?

CAPULET:

Laissez-moi simplement vous redire ce que j'ai déjà dit.
Ma fille est étrangère aux usages du monde,
Elle n'a pas encore fêté ses quatorze ans.
Que deux étés de plus voient leur gloire se faner,
Pour la juger mûrie à point et bonne à marier.

PARIS:

On en a vu et connu de bien plus jeunes qu'elle
Devenir d'excellentes et très heureuses mères.

CAPULET:

Et cette précocité souvent les rendre très amères.
À part elle, la terre ayant englouti tous mes espoirs,
Elle seule sera l'héritière de tous mes avoirs.
Mais courtisez-la, obtenez son amour, mon cher Paris,
Ma volonté dans son désir n'entre qu'en faible partie.
Et si jamais elle fait choix de vous comme son amant,
Je vous accorderai mon juste et ample consentement.
Ce soir, je donne sous mon toit, comme à l'accoutumée,
Ma fête annuelle, à laquelle j'ai prié d'assister de nombreux invités,
Chers à mon cœur.
Et vous, parmi la foule, dans cette réunion,
Serez l'atout de plus et fort bienvenu,
De tout l'ensemble de ma collection.
Dans mon humble demeure, vous contemplez ce soir
Des étoiles tombées sur terre qui éclairent le ciel noir.
Cette mâle gaîté que vous, jeunes gaillards, n'est-ce pas
Ressez quand le mois d'avril en grand apparat,
Marche sur les talons du vieil hiver, qui boîte pas à pas,
Ce même délicieux et délicat plaisir de saison
Vous l'éprouverez auprès de fraîches filles en bouton
Ce soir, dans ma maison. Ouvrez grand vos yeux et vos oreilles,
Et parmi elles toutes, aimez celle à nulle autre pareille,
Qui, après les avoir passées en revue, ma fille étant l'une d'elles,
Se détache du nombre sans toutefois pouvoir les égaler en totalité,
Allons, suivez-moi, venez...

ACTE I - scène 3

BENVOLIO: Bonjour, cousin.

ROMÉO: Le jour est-il si jeune?

BENVOLIO: Neuf heures viennent de sonner.

ROMÉO: Ah, quelles sont longues, les heures tristes !

BENVOLIO: Quelle tristesse rallonge tes heures, Roméo ?

ROMÉO: Celle de ne pas avoir ce qui les rendrait courtes, si je l'avais.

BENVOLIO: Amoureux ?

ROMÉO: Non aimé.

BENVOLIO: Non aimé d'amour ?

ROMÉO: Aimant, mais non aimé d'elle.

BENVOLIO: Dommage que l'amour, si souriant à voir
Se révèle à l'usage aussi tyrannique,
avec un goût aussi âpre.

ROMÉO: Dommage que l'amour, avec son bandeau sur les yeux,
Puisse, sans rien y voir, se tailler le chemin qu'il veut.
Où allons-nous dîner ? Ah, qu'est-ce que je dis là, moi ?
Il y a encore eu de la bagarre ?
Non, tais-toi. Je suis au courant de tout.
Tout ça transpire la haine et encore plus l'amour.
Ô amour si batailleur, ô si amoureuse haine,
Ô tout créé de rien, ô légèreté pesante,
Ô gravité inconsistante, chaos difforme, caché
Sous de si belles apparences, plume plombante,
Brume éclairante, enfer glacé, malade santé,
Sommeil aux yeux ouverts où rien n'est ce qu'il est !
Voilà l'amour tel que je le ressens,
Il n'a rien de l'amour en dedans.
Et ça ne te fait pas rire ?

BENVOLIO: Non, cousin, pleurer plutôt.

ROMÉO: Et de quoi pleure ton bon coeur ?

BENVOLIO: Que le tien soit soumis à une telle oppression.

ROMÉO: Telle est de l'amour la contagion,
Que les chagrins qui pèsent lourd sur mon coeur,
Tu vas encore les aggraver en lui confiant ton malheur.
Et cette affection que tu viens de m'exprimer,
Rajoute encore de la peine à mon cœur, déjà que trop peiné.
L'amour est le rideau de fumée que vont les soupirs tissant
Et qui, purifié, est le feu qui s'allume dans les yeux des amants,

Ou bien, tancé, la mer qui se nourrit de leurs larmes aimantes.
Qu'est-il encore ? Une folie pleine de sagesse, non ?
Une pilule amère et son doux contre poison.
Au revoir, mon cousin.

BENVOLIO: Attends-moi, je te suis.
Et tu me fais insulte, si tu me quittes ainsi.

ROMÉO: Je ne sais plus où je suis, m'étant perdu en route.
Ce n'est pas Roméo que tu vois, il est ailleurs,
Quelque part par là.

BENVOLIO: Trêve de plaisanterie, de qui es-tu amoureux?

ROMÉO: Veux-tu m'entendre gémir en te le disant?

BENVOLIO: Gémir? Non, bien sûr. Mais sans rire, dis-moi... qui ?
Rosaline ?

ROMÉO: Demande à un très grand malade
de faire sans rire son testament!
Quelle expression déplacée à adresser
À celui qui ne va pas tarder à y passer!
Eh bien, sans rire, cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO: Je n'avais pas si mal visé
En supposant que tu aimais !

ROMÉO: En plein dans le mille. Et la cible que j'aime
Est une belle cible.

BENVOLIO: Une belle cible est plus facile à atteindre.

ROMÉO: Tu te trompes de cible, elle ne se laissera pas toucher
Par la flèche de Cupidon. Bien cuirassée dans sa chasteté
Par Diane, elle vit très à l'abri de l'arc fragile de l'enfantin Chérubin.
Elle refuse de soutenir le siège des mots d'amour,
De supporter le tir de barrage des yeux qui montent à l'assaut
Et de se laisser graisser la patte par l'or
Qui séduit même les saintes.
Sa beauté, c'est sa richesse, pauvre en cela seulement
Qu'en mourrant en beauté, sa richesse avec elle mourra, également.

BENVOLIO: Elle s'est donc juré de mourir vierge, comme une novice?

ROMÉO: Oui. Et fait un gaspillage énorme par autant d'avarice.
Car la beauté, affamée par la sévérité,
Supprime à la beauté toute postérité.
Elle est trop belle, trop sage
Trop sagement belle
Pour mériter le bonheur
En faisant mon malheur.
Elle s'est interdit d'aimer et, par ce voeu promis,
Elle a fait de moi un mort-vivant qui ne vit
Que pour te le dire aujourd'hui.

BENVOLIO: Laisse-toi guider par moi: oublie d'y penser.

ROMÉO: Alors, apprends-moi comment on fait.

BENVOLIO: En rendant à tes regards leur liberté.
Ouvre les yeux, observe.
La beauté est partout, partout est la beauté.

ROMÉO: C'est le meilleur moyen de me rappeler la sienne,
Si exquise pour moi. Celui qui devient aveugle ne peut oublier
Le précieux trésor de sa vision disparue.
Montre-moi une beauté passable, à quoi me servira-t-elle,
Sinon à me renvoyer, comme une note en bas de page, à celle
Qui surpasse cette beauté passable en beauté ?
Tu le vois bien, tu ne peux pas m'apprendre à oublier.

BENVOLIO: Que tu le veuilles ou non, je t'apprendrai.
Ce soir, justement, lors du festin traditionnel des Capulet,
Soupera la belle Rosaline que tu aimes tant, en compagnie
De toutes les autres beautés que Vérone admire.
Allons-y, et d'un œil objectif, compare son visage
A tous ceux que je te montrerai.
Et tu verras, contraint et forcé, tantôt
Que ta blanche colombe n'est que bave de crapaud.

ROMÉO: Si jamais la dévotion de mon regard, s'inclinait
devant une telle fausseté,
que mes larmes deviennent un brasier,
afin que mes yeux, souvent noyés,
comme hérétiques y soient brûlés.
Une autre, plus belle que mon amour !
Le soleil qui voit tout, toujours
N'a jamais vu sa pareille au monde
Depuis que le monde est monde.

BENVOLIO: Tu l'as vue belle,
Sans personne à côté d'elle,
Sans autre rivale qu'elle
Dans tes prunelles.
Le feu calcine toute autre brûlure, mon ami,
Et la peine, devant toute autre angoisse, s'affaiblit.
Si ton vertige t'étourdit,
Tourne dans l'autre sens et tu seras guéri.
Infecte tes yeux d'un nouveau poison, là
Et celui d'avant, même violent, en mourra.

ROMÉO: D'accord, j'irai chez Capulet
Et là, je te prouverai que tu t'es trompé.

ACTE I – SCÈNE 4

LADY CAPULET: Alors, nourrice, où est ma fille?
Tu lui as dit de venir ?

LA NOURRICE: Sur ma tête de pucelle que j'étais jusqu'à mes douze ans, je lui ai demandé. Eh bien, mon agnelle ! Eh bien, ma coccinelle !
Bon Dieu, où est cette fille ? Eh bien, Juliette !

Entre Juliette.

JULIETTE: Qui m'appelle ?

LA NOURRICE: Votre mère.

JULIETTE: Madame, me voici. Que me voulez-vous ?

LADY CAPULET: Je vais te le dire. Nourrice, laisse-nous un moment, nous devons parler seule à seule. (la nourrice s'éloigne en renâclant).
Mais non, où ai-je la tête ? Reviens, nourrice. Assiste à notre entretien.
Comme tu le sais, ma fille est déjà bien grande.

LA NOURRICE: Bien sûr, je connais son âge à la minute près.

LADY CAPULET: Elle va avoir quatorze ans.

LA NOURRICE: Et moi, je parierais quatorze de mes dents,
Qu'elle les a pas. Et là, je risque gros, vu qu'il m'en reste que quatre.
À quand tombe la Saint-Jean ?

LADY CAPULET: Dans une quinzaine de jours, plus ou moins.

LA NOURRICE: De tous les jours pairs ou impairs de l'année,
c'est la nuit de la Saint-Jean qu'elle aura quatorze ans.
Ma Suzanne (Dieu garde tous les chrétiens en repos), et elle
Étaient du même âge. Bon, Suzanne a rejoint Dieu, je la méritais pas.
Mais, comme je disais, la veille de la Saint-Jean, dans la nuit,
Elle aura quatorze ans, c'est moi qui vous le dis. Je me souviens très bien.
Ça fait maintenant onze ans que la terre a tremblé et que moi,
Je l'ai sevrée (ça, j'oublierai jamais). De tous les jours de l'année,
Justement cette journée-là, je m'étais frotté la mamelle
avec de la fée verte, et j'étais assise en plein soleil sous le pigeonnier.
Avec le maître, vous étiez à Mantoue... hein, qu'y en a dans la tête ?
Bon, comme je vous disais, ce petit bout de chou, quand elle a goûté
L'absinthe sur mon téton et qu'elle a trouvé ça amer, fallait voir
La crise qu'elle a piqué et comme elle me l'a boxé, mon néné !
« Secoue-toi », il m'a fait le pigeonnier, c'était pas la peine,
je vous crois, de me le dire deux fois ! Et du temps que je vous parle,
Ça fait onze ans qui ont passé, elle se tenait déjà debout
sur ses deux pieds et même (elle se signe), elle trottaït partout.
D'ailleurs, le jour juste d'avant, elle avait fait « poum »,
et mon mari, (Dieu ait son âme, c'était un rigolo), l'a ramassée.
« Hé, hé, voilà t'y pas que tu tombes encore sur la caboche »,
qu'il lui fait, « quand tu seras plus maligne, tu tomberas sur le cul,
pas vrai, Juju ? »

Et, par le fruit de mes entrailles, cette petite malheureuse
S'arrête de pleurer et « Si », qu'elle lui dit. Fallait voir
Comme la plaisanterie tombait à pic ! Ah je vous le garantis,
Je vivrais mille ans que je l'oublierais jamais !
« Pas vrai, Juju ? », qu'il lui fait. Et la petite coquine,
elle, qui renifle et lui dit « Si ».

LADY CAPULET: Ça suffit. Je t'en prie, tais-toi.

LA NOURRICE: Oui, madame. Mais je peux pas me retenir.
Elle s'arrête de pleurer et lui dit « Si ».
Et pourtant, promis juré, la pauvre poulette, elle avait sur le front,
Une bosse grosse comme une couille de pigeon.
Un méchant « poum » et elle pleurait toutes les larmes de son corps,
« Ouais, ouais, tu tombes sur le front » qu'il lui fait comme ça, mon mari,
« Mais tu tomberas sur le cul, quand l'heure sera venue, pas vrai, Juju ? » Et l'autre qui s'arrête et lui dit « Si ».

JULIETTE: Toi aussi, tu t'arrêtes. Je t'en prie, nourrice, je te dis.

LA NOURRICE: J'arrête, chut, fini. À la grâce de Dieu,
Tu étais le bébé le plus joli que j'ai nourri.
Et si je vis assez longtemps pour te voir un jour bel et bien mariée,
Je serai comblée.

LADY CAPULET: Mariée, justement. C'est de mariage
Dont je suis venue lui parler. (à Juliette). Dis-moi, ma fille,
Dis-moi, Juliette, que penses-tu du mariage ?

JULIETTE: Que c'est un honneur.
Mais je n'ai pas encore eu le temps d'y rêver.

LA NOURRICE: Un honneur ? Et si j'étais pas, moi, ta nourrice,
Je dirais que tu as sucé le lait de la sagesse.

LADY CAPULET: Eh bien maintenant, il te faut y penser au mariage.
De plus jeunes que toi, ici même à Vérone,
des femmes très comme il faut, sont déjà mères;
et si je compte bien, je t'ai mise au monde
à peu près à l'âge où toi, tu es encore jeune fille.
Bon, passons, bref, le séduisant Paris t'offre son amour.

LA NOURRICE: Un homme, ma petite... ah quel homme, madame !
Mon Dieu ! Une vraie gravure de mode !

LADY CAPULET: La fine fleur de Vérone, l'été n'a pas sa pareille !

LA NOURRICE: Oui, oui, c'est ça, une fleur. Une vraie fleur.

LADY CAPULET: Qu'en dis-tu ? Crois-tu pouvoir aimer ce gentilhomme ?
Tu pourras le voir, ce soir, à notre fête.
Lis sur son visage comme dans un livre et trouves-y
les plaisirs de la vue que sa beauté y inscrit.
Observe comment ses traits fort bien se marient
et vois comme ils s'en donnent, l'un à l'autre, garantie.
Pour ce qui te restera obscur dans d'aussi belles pages,

Rédigé par ses yeux, tu le déchiffreras en marge.
Ce livre d'amour précieux, toujours sans reliure,
Pour l'embellir encore, ne réclame qu'une couverture.
Pour beaucoup, l'ouvrage qui dans l'or de ses fermoirs
Enferme sa légende dorée en partage la gloire.
Ainsi tout ce qu'il possède, tu le partagerais
Et tu n'en serais en rien diminuée.

LA NOURRICE: Diminuée ! Ah que non, c'est engrossée
Qu'une femme est mise par un homme.

LADY CAPULET: Prononce-toi vite. L'amour de Paris,
Crois-tu qu'il te plaira ?

JULIETTE: J'aimerais bien voir pour voir si j'aimerais (ce que je vois).
Mais sans décocher toutefois mes regards plus avant
que là, où vous m'autorisez à les laisser s'égarer, tout en les retenant.

LA NOURRICE: File, ma fille. Va te chercher d'heureuses nuits
Pour couler des jours heureux.

ACTE I – SCÈNE 5

ROMÉO: Passe-moi le flambeau, tu seras plus léger.
Le poids qui me plombe portera mieux la lumière.

MERCUTIO: Non, non, mon doux Roméo,
nous, on veut que tu danses.

ROMÉO: Pas moi, tu peux me croire. Si tu as le pied agile en soulier de bal, mon âme, qui pèse des tonnes,
me cloue au sol d'argile.

MERCUTIO: Toi, l'amoureux, emprunte ses ailes à Cupidon
pour mieux t'envoler, loin de la rengaine connue du chagrin.

ROMÉO: Sa flèche me perce le cœur trop profond
pour que je m'élançe à tire d'aile au delà de ma douleur.
Sous le fardeau si lourd de l'amour, je m'enfonçe.

MERCUTIO: Mais pour t'enfoncer en lui,
encore faudrait-il que tu le défonces.
Et c'est trop brutaliser une chose fragile.

ROMÉO: Fragile, l'amour ? Trop rude, trop rugueux, trop fougueux.
On se pique à ses épines.

MERCUTIO: Si l'amour te rudoie, rudoie l'amour,
rends-lui épine pour épine, tu le battras à son propre jeu.
Donne-moi de quoi mettre mon visage en cage.
Masque sur masque !
Qu'en ai-je à faire que l'œil des curieux détaille ces difformités ?
Ces sourcils en broussaille rougiront à ma place.

BENVOLIO: Bon alors, on frappe et puis on entre.
Et une fois dedans, chacun pour soi et ses jambes pour tous.

ROMÉO: Je m'en tiens au flambeau. Que ceux au coeur léger
foulent aux pieds l'insensible plancher. Je ne ferai pas mentir le proverbe et tiendrai la chandelle. Jamais la
partie ne fut plus juste
puisque je suis hors-jeu.

MERCUTIO: Ttt, si jamais tu bottes en touche,
nous te relancerons la balle. La mêlée de l'amour, entre nous,
t'a embourbé jusqu'aux oreilles. Bon, ça suffit.
Nous perdons un temps précieux.

ROMÉO: Non, moi, je ne trouve pas.

MERCUTIO: En prenant du retard, mon vieux, voilà ce que je veux dire. Nous gaspillons nos lumières
comme une pièce qu'on éclaire en plein jour. Comprends-moi bien ici: mon intention part d'un bon
mouvement
et a plus de bon sens que nos cinq sens réunis.

ROMÉO: Pleins de bonnes intentions, nous marchons
vers cette mascarade. Pourtant, ça n'a aucun sens.

MERCUTIO: Et pourquoi ? Je te pose la question.

ROMÉO: J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO: Moi aussi.

ROMÉO: Raconte, vas-y.

MERCUTIO: Moi, j'ai rêvé que les rêveurs mentent quand ils rêvent. Couchés, ils font bien semblant d'être morts.

ROMÉO: Couchés, ils dorment. Mais ce qu'ils rêvent est vrai.

MERCUTIO: Ah, je vois que la Reine Mab est passée par chez toi.

C'est l'accoucheuse des songes creux, la fée pas plus grosse qu'une bille d'agate entre le pouce et l'index, qui arrête son attelage tiré par de minuscules atomes sur le nez de ceux qui sont endormis.

Les rayons de ses roues sont des pattes de mante religieuse, le toit est recouvert d'ailes de sauterelle, les rênes sont faites des fils les plus fins de l'araignée, les harnais, taillés dans les rayons liquides du clair de lune, le manche du fouet est un os de criquet et sa mèche, infinitésimale. Son cocher est un moucheron en livrée grise, pas plus grand de moitié que le poil dans la main d'une paresseuse. Son carrosse est une coquille de noisette, vidée et grignotée par l'écureuil et le termite, carrossiers de toute éternité des fées. Dans cet équipage, elle galope nuit après nuit à travers les pensées des amoureux qu'elle fait rêver d'amour, se pose sur les genoux des courtisans qui rêvent aussitôt de courbettes, se colle aux doigts du notaire qui rêve aussitôt d'honoraires, effleure les lèvres des dames qui rêvent aussitôt d'être embrassées et que souvent Mab, en colère, afflige d'un herpès pour les punir de s'être pourri l'haleine avec des fruits confits. Parfois, son galop la mène sur le nez d'un courtier qui rêve alors qu'il flairer une bonne affaire. Parfois, elle vient chatouiller de la queue d'un cochon le nez d'un curé qui rêve alors qu'on lui en fait don. Parfois, elle circule dans le cou d'un soldat qui rêve alors qu'il tranche la gorge de l'ennemi, de percée, d'embuscade, de lame de Tolède, de boire à sa santé comme un trou et dans la foulée, du roulement de tambour qui le réveille en sursaut et pris de peur, il jure et prie et se rendort. C'est toujours Mab qui tresse des papillotes à la crinière des chevaux pendant la nuit et noue les poils follets en queues de rat magiques qui, si on les défait, présagent des calamités. C'est elle, la vieille mégère, qui, quand les filles sont dans leur lit, sur le ventre leur appuie pour leur apprendre une bonne fois à supporter un bon poids afin d'en faire de bonnes porteuses à l'avenir... c'est elle aussi qui...

ROMÉO: Tais-toi Mercutio, chut. Tu parles dans le vide.

MERCUTIO: Vrai. Je parle des rêves, ces enfants d'un cerveau oisif, nés de rien sauf d'une imagination vaine, d'une substance aussi impalpable que l'air et plus inconstante que le vent. Lui qui hume un moment avec amour le sein glacé du Nord pour mieux, au premier coup de sang, aller souffler ailleurs et se tourne vers le Sud, se fondant en gouttes de rosée.

BENVOLIO: Autant nous emporte ton vent !
Le souper est fini, on arrivera trop tard.

ROMÉO: Bien trop tôt, j'en ai peur. (aux autres):Après vous.
Un mauvais pressentiment me dit
qu'au cours des réjouissances de cette nuit,
une grave conséquence, encore inscrite dans les étoiles,

s'apprête à se rendre à son rendez-vous fatal.
Et qu'elle me fera expirer le bail de cette vie qu'on méprise,
enclose dans mon cœur, par le vil forfait d'une mort prématurée.
Mais que celui qui tient la barre pour moi, guide ma voile.

ACTE I – SCÈNE 6

CAPULET: Bienvenue, messieurs.

Moi aussi, j'ai connu des jours, où derrière un masque,
Je chuchotais à l'oreille d'une belle dame des histoires
Pour lui plaire. Fini tout ça, fini, bien fini...
Vous êtes les bienvenus, messieurs !

ROMÉO (apercevant Juliette): Mais qui est-elle, celle qui enrichit
Ainsi la main de celui qui la conduit ?
Elle apprend à la flamme des torchères
À flamber haut et clair !
On dirait une perle richement sertie
Dans la joue de la nuit.
Beauté trop rare, précieuse et diaphane,
Pour un usage terrestre et profane.
Colombe de neige dans un vol de corneilles,
Elle se détache de ses compagnes et pareilles !
Mon coeur a-t-il aimé avant de venir ici ?
Parjurez-vous mes yeux, car jusqu'à cette nuit,
Je n'avais vu la vraie beauté de ma vie !

TYBALT (en aparté): À l'entendre, celui-là est un Montaigu.
Comment ose-t-il, l'esclave de sa race, se pavaner
Avec son masque grotesque et insulter la dignité de notre fête ?
Pour l'honneur et la noblesse de mon clan,
Le frapper à mort est mon devoir, je le prétends.

CAPULET: Eh bien, mon neveu, quelle tempête rugit sous ton crâne?

TYBALT: Mon oncle, lui, c'est un Montaigu et donc, notre ennemi.

CAPULET: Le jeune Roméo, oui?

TYBALT: Lui même, Roméo l'infâme.

CAPULET: Contente-toi, beau neveu de le laisser tranquille.
Il se conduit en parfait gentilhomme et à dire vrai,
Vérone porte aux nues sa vertu et ses hautes qualités.
Et je ne voudrais pas, pour tout l'or de cette cité,
Qu'on lui porte le moindre ombrage dans ma propre maison.
Donc un peu de patience, ignore-le,
Je le veux ainsi. Respecte ma volonté.
Fais bonne figure et chasse cette grise mine
Qui n'a rien à faire dans nos festivités.

TYBALT: Tout à faire, au contraire,
Quand une telle racaille s'y invite.
Il n'a rien à faire ici, je ne le supporterai pas.

CAPULET: Et pourtant, si. Quoi encore, mon garçon ?
J'ai dit qu'il peut rester. Il reste. Dégage, c'est moi le maître ou toi ?
Dégage. Tu ne veux pas de lui, ici ? Nom de Dieu !
Tu oses faire le tri parmi mes invités ?
Tu cherches la bagarre ? Mais tu te prends pour qui ?

TYBALT: Mais mon oncle, c'est une honte.

CAPULET: Dégage, circule. Tu me cherches,
Petit con, c'est ça ? Cette embrouille risque de te coûter cher.
Je sais, ça t'amuse de me contrer. Tu as bien choisi ton moment.
Cesse de t'entêter, va, bouge. Et pas un mot, sinon... (à la cantonade)
Éclairez-moi tout ça, bon Dieu ! (à Tybalt)... c'est moi qui te ferai taire.
(à la cantonade) J'arrive, j'arrive, mes amis !

TYBALT: La patience que, par force, on vient de m'imposer
De la tête aux pieds, réunie à ma rage, me fait trembler.
Je vais me retirer, mais cette intrusion-là,
Qui te paraît si sympa, en pisse-vinaigre tournera.

ROMÉO: Si jamais je profane d'une main trop indigne,
Ce sanctuaire sacré, ma pénitence sera aisée.
Mes lèvres pèlerines rougissent déjà et s'alignent
Pour adoucir ce brutal contact d'un tendre baiser.

JULIETTE: Bon pèlerin, vous accusez à tort votre main,
Qui ne montre là qu'une mâle dévotion.
Les paumes des pèlerins touchent bien celles des saints,
Et paume contre paume, telle est leur communion.

ROMÉO: Les saintes n'ont pas de lèvres, tout comme les pèlerins ?

JULIETTE: Oui, mais c'est pour mieux prier, mon frère.

ROMÉO: Alors, ma soeur, que tes lèvres imitent tes mains,
Si tu ne veux pas que le désespoir succède à la prière.

JULIETTE: Une sainte ne bouge pas, même pour exaucer un voeu.

ROMÉO: Eh bien, ne bouge pas pendant que je le comble,
De mes lèvres posées sur les tiennes, j'efface mon péché.

JULIETTE: Et que mes lèvres gardent ton péché absorbé.

ROMÉO: Le péché de mes lèvres ? Douce intrusion encouragée.
Rends-le moi mon péché.

JULIETTE: Tu embrasses comme il faut.

LA NOURRICE: Madame, votre mère aimerait vous dire un mot.

ROMÉO: Mais qui est donc sa mère ?

LA NOURRICE: Vierge Marie, cœur à prendre.
Sa mère est la dame de ce palais. Bonne et belle et sage.
J'ai nourri sa fille, celle à qui vous causiez.
Moi, je vous le dis, celui qui mettra la main dessus,
il aura et le sac et les écus.

ROMÉO: C'est une Capulet ? Mon compte est bon !
Ma vie est entre les mains de mon ennemie.

BENVOLIO: Tu t'en vas déjà, alors que la fête bat son plein ?

ROMÉO: Oui, et mon chagrin aussi, je le crains.

JULIETTE: Dis-moi nourrice, qui est ce garçon ?
Celui qui vient de passer la porte ?

LA NOURRICE: Vierge Marie ! Le jeune Benvolio, je crois bien.

JULIETTE: Et celui qui le suit, celui qui n'a pas voulu danser ?

LA NOURRICE: Je ne le connais pas.

JULIETTE: Va lui demander son nom.
(à part) Si jamais il est marié, ma tombe sera mon lit de noces.

LA NOURRICE (qui revient): Il s'appelle Roméo, et c'est un Montaigu.
Le fils unique de votre pire ennemi.

JULIETTE (à part): Que la source de ma haine, à celle de mon amour
Se trouve ainsi confondue !
Vu trop tôt méconnu et bien trop tard connu !
(haut) Mon amour est né d'une telle monstruosité
Qu'il me faut aimer celui que je dois détester !

LA NOURRICE: Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce que j'entends ?

JULIETTE: C'est une comptine que j'ai apprise tout à l'heure en dansant._

CAPULET: (fin de la fête): Merci à vous tous, mes amis. Et bonne nuit. Qu'on apporte des torches par ici.
Eh bien, maintenant c'est dit: tout le monde, au lit !

ACTE 2 – SCÈNE 1

ROMÉO: Comment aller ailleurs quand mon coeur est ici ?
Ô Terre, change ta rotation et trouve un nouveau centre de gravité.

(Il se met en retrait).

BENVOLIO: Roméo, mon cousin, Roméo, Roméo !

MERCUTIO: Il est plus sage que nous. Je parie qu'il est déjà dans son lit à l'heure qu'il est.

BENVOLIO: Il s'est enfui par ici et a sauté le mur du verger.
Appelle-le toi, Mercutio.

MERCUTIO: Je ferai mieux. Je vais l'invoquer.
Roméo ! Fou ! Passion ! Amant !
Daigne nous apparaître sous l'apparence d'un soupir.
Dis un seul mot et je me le tiendrai pour dit.
Crie « pauvre de moi », prononce « amour toujours »,
Traite une bonne fois Vénus comme elle le mérite et aussi Cupidon, son archer de fils qui vise si juste à l'aveuglette...
Mais non, rien. Il n'entend pas, ne moufte pas, ne bouge pas.
Cet abruti fait le mort et moi, je dois l'invoquer !
Je te conjure par les beaux yeux de Rosaline,
Par son front altier et sa lèvre vermeille,
Son petit pied, sa jolie jambe, sa cuisse de nymphe émue,
Et tout ce qui va avec et autour,
D'apparaître à nos yeux tel qu'on te connaît si bien.

BENVOLIO: Si jamais il t'entend, il va être furieux.

MERCUTIO: Impossible. Ce qui le rendrait furieux,
Ce serait de faire se dresser un esprit d'une étrange nature,
Non loin du sein de sa maîtresse en la laissant se charger
de le faire plier jusqu'à épuisement.
Voilà qui serait déplacé. Mon invocation est tout
ce qu'il y a de plus honnête. Au nom de sa maîtresse,
C'est lui, et lui seul, que j'invoque de se dresser.

BENVOLIO: Suis-moi, il s'est caché parmi ces arbres,
Pour faire ami-ami avec la nuit.
Son amour est aveugle, le noir lui va bien au teint.

MERCUTIO: Si l'amour est aveugle, il n'atteint pas sa cible.
Je le vois d'ici, assis sous son figuier,
à souhaiter que sa maîtresse soit ce genre de fruit
que les filles baptisent leur figue,
quand elles s'amusent entre elles.
Ah Roméo, si elle était là, près de toi !
Ah, si elle était une figue trop mûre et toi, le frelon qui la butine !
Ah, si elle ouvrait son cul à ta poire à lavement !
Bonne nuit, Roméo. Je rentre me pieuter.
Dormir à la belle étoile, c'est bien trop froid pour moi...
Bon, on y va ?

BENVOLIO: Alors avance, car il ne sert à rien de chercher celui qui ne veut pas être trouvé.

Ils sortent.

ACTE 2 – SCÈNE 2

Roméo s'avance.

ROMÉO: Il se rit des blessures celui qui n'a jamais été blessé.

Juliette apparaît à son balcon.

ROMÉO: Moins fort, toi.

Quelle est cette lueur là-bas, qui pointe à sa fenêtre ?
C'est celle de l'orient, dont Juliette est le soleil.
Lève-toi, beau blond et clair soleil, viens tuer cette lune,
Pâle de jalousie, déjà malade du chagrin
Que toi, son adoratrice, tu aies un plus grand éclat que le sien.
Ne sois plus sa vestale à elle qui t'envie, car sa tunique
Est d'un vert maladif. Seule une folle la porte.
Jette-la aux orties !
Ô seul amour de mon cœur, c'est bien toi !
Si seulement, elle pouvait le savoir !
Elle parle et ne dit rien à la fois. Ça veut dire quoi ?
Ses yeux sont éloquentes et je vais leur répondre.
Mais je m'avance trop, elle ne me parle pas, à moi.
Deux des plus belles étoiles du ciel,
Ayant affaire ailleurs, ont dû prier ses yeux
De briller à leur place jusqu'à leur retour.
Si ces étoiles prenaient la place de ses yeux,
L'éclat de sa joue ferait pâlir ces mêmes étoiles,
Comme la lumière du matin, le halo de la lampe.
Ses yeux au ciel, dans le même temps, inonderaient
Les régions de l'air d'une telle luminosité
Que, prenant la nuit pour le jour, les oiseaux chanteraient.
Regarde, sur sa main, comme elle appuie sa joue !
Ah si j'étais le gant qu'enfile cette main,
Sa joue au moins je toucherais !

JULIETTE: Ah, que je suis à plaindre !

ROMÉO: Elle a parlé.

Ô parle encore, ange de flamme,
Qui, au dessus de moi, dans la nuit,
Est pareil à un messenger ailé du ciel,
Lui qui éblouit d'étonnement
Les yeux blancs du simple mortel
Qui, en renversant la tête, le voit naviguer
Sur la prairie céleste, tout en chevauchant
Les nuages bouffis dans leur paresse.

JULIETTE: Ô Roméo, Roméo, pourquoi il faut que ça soit toi, Roméo ?
Renie ton père et refuse ton nom,
Ou si tu ne veux pas, jure-moi ton amour,
Et moi, je ne serai plus une Capulet.

ROMÉO: J'écoute encore ou je parle déjà ?

JULIETTE: Mon seul ennemi, c'est ton nom.
Toi, tu es toi, et pas un Montaigu.

C'est quoi, un Montaigu ? Une main ? Un pied ?
Un bras ? Un visage ? Non, ce n'est rien qui fait partie
Du corps d'un homme. Tu n'as qu'à prendre un autre nom !
C'est quoi, un nom ? Ce qu'on appelle une rose
sentirait aussi bon si elle portait un autre nom.
Roméo aussi, s'il ne s'appelait pas Roméo,
Garderait toutes ses chères perfections, qu'il se nomme
Ainsi ou non. Roméo, zappe ton nom, et à la place
Puisque tu n'as rien à voir avec ton nom,
Prends tout de moi.

ROMÉO: Je te prends au mot.
Ne m'appelle plus qu'amour, mon nouveau nom de baptême,
Et désormais, je ne serai plus Roméo... jamais.

JULIETTE: Qui donc es-tu, toi qui crèves l'écran de la nuit,
Et viens bousculer ainsi mon conciliabule ?

ROMÉO: Qui je suis,
Aucun nom ne peut m'aider à te le dire.
Mon nom, ma sœur, m'est odieux à moi-même,
Car il est ton ennemi juré.
Et s'il était écrit, je le déchirerais.

JULIETTE: Je n'ai pas besoin de boire par centaines
Les mots que murmure ta langue,
Pour que mes oreilles en reconnaissent le son.
N'es-tu pas Roméo et un Montaigu ?

ROMÉO: Ni l'un ni l'autre, ma jolie,
Si les deux te déplaisent.

JULIETTE: Pour venir jusqu'ici, dis-moi: comment as-tu fait,
Par où donc es-tu passé ? Et pourquoi ?
Les murs du verger sont hauts, difficiles à escalader,
Et cet endroit sera celui de ta mort, vu qui tu es,
Si l'un des mes parents vient à t'y trouver.

ROMÉO: L'amour léger m'a fait franchir ces murs de son coup d'aile,
Nul obstacle de pierre ne peut laisser l'amour dehors.
Et ce que peut l'amour, il ose le tenter.
Aucun de tes parents n'y mettra le holà.

JULIETTE: Si on te voit pourtant, ton assassinat suivra.

ROMÉO: Bof, il y a plus de périls dans un seul de tes yeux,
Que dans vingt de leurs épées tirées.
Regarde-moi d'un œil tendre, ma douce,
Et je serais à l'abri de leurs coups répétés.

JULIETTE: Je ne voudrais pour rien au monde qu'ils te découvrent ici.

ROMÉO: Le manteau de la nuit à leurs yeux me cachera,
Mais si tu ne m'aimes pas, eh bien alors, qu'ils me voient.
Je préfère que ma vie se termine ici par leur haine,
Que, privé de ton amour, ma mort plus tard survienne.

JULIETTE: Mais qui a dirigé tes pas jusqu'à cet endroit ?

ROMÉO: L'amour. C'est lui, le premier, qui m'a poussé à me renseigner.
Il m'a prêté conseil et je lui ai prêté mes yeux.
Je ne suis pas marin, mais serais-tu aussi loin
Que le rivage du plus vaste océan, je tenterais l'aventure
Pour en ramener une aussi belle marchandise.

JULIETTE: La nuit masque mon visage, tu sais,
Sinon, tu verrais mes joues se colorer d'une rougeur virginale,
À cause de ce que tu m'as entendu dire ce soir.
Je sauverais volontiers les apparences, volontiers, volontiers,
En niant que je l'ai dit. Mais je n'irai pas par quatre chemins:
Est-ce que tu m'aimes ? Je sais que tu vas dire oui.
Et que je te croirai sur parole. Même si tu me le jures,
Tu peux toujours mentir. Quand les amants se font de faux
serments, on dit que Vénus rit. Ah mon doux Roméo,
Si jamais tu m'aimes, dis-le moi avec sincérité.
Ou si jamais tu penses que j'ai cédé trop vite,
Je ferai la perverse, en fronçant le sourcil,
Et je te dirai non, pour qu'après moi tu soupire.
Mais autrement, loin de moi cette idée, jamais de la vie.
À dire vrai, Montaigu de mon cœur, je t'aime déjà trop,
Et tu peux donc juger ma conduite légère. Mais faites-moi
Confiance, monsieur, je vous montrerai plus de fidélité
Que celles qui jouent les beautés inaccessibles.
J'aurais dû l'être un peu plus, je l'avoue.
Mais tu m'as entendue à mon insu
Déclarer ma passion véritable pour toi.
Alors, pardonne-moi et n'attribue pas ces épanchements,
Que t'a dévoilés la nuit noire, à une simple toquade.

ROMÉO: Madame, je jure par cette bienheureuse lune
Qui argente là-bas le faite de ces arbres fruitiers...

JULIETTE: Oh ne jure pas par la lune, l'inconstante lune,
Qui joue chaque mois à varier la rondeur de sa forme,
De peur que ton amour ne se révèle aussi changeant qu'elle.

ROMÉO: Par quoi jurer alors ?

JULIETTE: Ne jure pas du tout.
Ou, si tu veux, jure par ta charmante personne,
Qui est le seul dieu de mon idolâtrie,
Et je te croirai.

ROMÉO: Si l'amour cher à mon cœur...

JULIETTE: Non, ne jure pas. Même si ma joie
Ne fait qu'un avec toi,
Cet engagement en pleine nuit ne m'en fait aucune.
Il est trop rapide, trop malavisé, trop soudain,
Trop comme l'éclair qui s'est déjà éteint,
Avant qu'on ait pu dire « Tiens, un éclair ».
Douce nuit à toi, mon ami. Cet amour en bourgeon,

Mûri par le souffle de l'été, s'épanouira peut-être
En magnifique floraison quand nous nous reverrons.
Bonne nuit, bonne nuit. Qu'un repos tout en douceur
Fasse à ton coeur partager celui de mon cœur.

ROMÉO: Sans aucune satisfaction, tu vas me laisser ainsi ?

JULIETTE: Quelle satisfaction peux-tu espérer, cette nuit ?

ROMÉO: Celle de me promettre ton amour, donnant-donnant,
Contre le mien.

JULIETTE: Je te l'ai déjà donné avant que tu ne me le réclames,
Et si je pouvais, j'aimerais avoir encore à te le donner.

ROMÉO: Alors, tu me le reprendrais ? Mais pourquoi, mon amour ?

JULIETTE: Pour te le redonner en connaissance de cause.
Mais je désire quelque chose que j'ai déjà.
Mon amour est aussi profond que la mer
Et ses bienfaits sont tout aussi illimités.
Plus j'en donne, plus j'en ai.

LA NOURRICE (à la cantonade): Madame !

JULIETTE: On m'appelle.
Adieu, mon amour, va – j'arrive, nourrice –
Montaigu, sois pour de bon mien,
Attends-moi un tout petit peu, je reviens.

Elle sort.

ROMÉO: Bénie sois-tu, ô nuit. J'ai si peur que tout ceci
Ne soit qu'une douce rêverie, trop flatteuse
Pour être une réalité.

JULIETTE: Encore deux mots, cher Roméo, et puis bonne nuit.
Si ton inclination pour moi est bien intentionnée,
Et si tu te proposes de m'épouser,
Fais moi savoir demain par quelqu'un
Que je me débrouillerai pour t'envoyer,
Où et à quelle heure, tu veux sceller notre union.
Alors, je remettrai entre tes mains mon destin
Et je te suivrai, comme mon seul maître,
Jusqu'au bout du monde.

LA NOURRICE (à la cantonade): Madame !

JULIETTE: Je viens, je viens.
mais si tu es mal intentionné, je t'en supplie...

LA NOURRICE (à la cantonade): Madame !

JULIETTE: J'arrive, j'arrive.
arrête de me courir après et laisse-moi cuver mon chagrin.
Attends mon messenger demain.

ROMÉO: Sur mon âme, je...

JULIETTE: Bonne nuit, mille et une fois bonne nuit.

ROMÉO: Mille et une fois mauvaise, sans toi qui l'éclaires.
L'amour va à l'amour,
Comme les écoliers jettent leurs cahiers au feu.
Mais l'amour quitte l'amour,
Comme ils approchent de l'école, en baissant la tête et les yeux.

JULIETTE: Wuit, wuit, Roméo, wuit !
Ah pouvoir donner de la voix comme un fauconnier
Pour ramener à moi cet oiseau de proie.
Mais la bienséance me force à chuchoter
Comme si j'étais enrouée,
Moi qui irais réveiller Écho dans sa grotte
Et rendrais sa voix plus rauque que la mienne,
En la forçant à répéter le nom de mon ROMÉO !

ROMÉO: C'est mon âme qui prononce mon nom,
La voix de l'amour, câline et cristalline, retentit
Comme une douce musique de nuit,
À ceux qui lui prêtent l'oreille.

JULIETTE: Roméo.

ROMÉO: Oui.

JULIETTE: Au fait, à quelle heure demain, je t'envoie quelqu'un ?

ROMÉO: À neuf heures du matin.

JULIETTE: Je n'y manquerai pas. Ça va me paraître un siècle jusque là...
J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO: Je suis prêt à attendre que tu t'en souviennes.

JULIETTE: Alors, je ne m'en souviendrai pas,
Pour que tu restes là. Ça me rappellera
Comme j'aime t'avoir près de moi...

ROMÉO: Et moi, je ne bougerai pas pour que tu oublies
Et que j'oublie qu'il y a un ailleurs autre qu'ici.

JULIETTE: Le matin approche. J'aimerais que tu sois loin,
Mais pas plus qu'un étourneau, un fil de soie à la patte,
Qu'une sale gamine laisse sautiller,
Avant de le ramener comme un prisonnier dans ses fers,
Tant elle est amoureuse et jalouse de sa liberté.

ROMÉO: J'aimerais bien être ton étourneau.

JULIETTE: Et moi donc, que tu le sois, mon ami.
Mais je te tuerais sous mon trop-plein de caresses.
Bonne nuit, bonne nuit. Se séparer est un si doux chagrin

Que je te dirais bien bonne nuit jusqu'à demain.

Elle sort.

ROMÉO: Que le sommeil te ferme les yeux,
Et le calme s'empare de ton coeur.
Si j'étais dans ton calme sommeil,
Mon repos serait mon bonheur.

ACTE 2 – SCÈNE 3

FRERE LAURENT :

L'aube aux yeux gris sourit à la nuit grognon,
Zébrant les nuages à l'orient de ses rayons.
L'obscurité, éclaboussée de clarté, telle une ivrogne titubante,
Fuit la course du jour et du Titan, les roues flamboyantes.
Et avant que le soleil n'ouvre grand son œil de rubis,
Réjouissant le jour et séchant les larmes de rosée de la nuit,
Il me faut, moi, remplir à ras bords ce panier d'osier
De fleurs au précieux nectar et d'un maléfique herbier.
La terre, mère de la nature, est aussi son tombeau.
Ce qu'elle ensevelit ici, renaît là aussitôt.
Issus d'elle (de ses entrailles ?), se peuvent observer ses rejetons pluriels,
suçant son sein maternel.
Nombreux, aux nombreuses vertus, sont excellents,
Aucun qui n'en ait pas, pourtant tous différents.
Ô immenses sont les vertus cachées
Dans la plante, l'herbe, la pierre et leurs intimes qualités!
Il n'est rien d'insignifiant qui ne vive sur terre,
Qui à cette même terre, un bien particulier ne puisse faire.
Mais tout ce qui est bon, détourné d'un emploi judicieux,
Se révolte contre ses principes et devient pernicieux.
La vertu se fait vice, si on l'applique mal,
Et vice-versa, le vice parfois devient génial.

Roméo paraît.

FRERE LAURENT :

Sous l'enveloppe fragile de cette fleur en bouton,
Résident et poison et pouvoir de guérison.
Bien qu'elle nous ravisse de son parfum,
Si jamais on la boit, et du cœur et des sens, c'est la fin.
Dans l'homme comme dans la plante, deux royautes
Campent en ennemies : j'ai nommé sauvagerie et générosité.
Et si des deux la pire prédomine,
Bientôt dans cette plante le ver mine.

ROMÉO :

Bonjour, mon père..

FRERE LAURENT :

Béni sois-tu.
Quelle douce voix matinale ainsi me salue ?
Jeune homme, tu prouves que tu n'as pas la tête sur les épaules
Si, de si bon matin, tu as déjà dit ciao à ta piaule.
Ah, le souci tient en éveil les deux yeux du vieil homme
Car où logent les soucis, le sommeil ne fait jamais son somme.
Mais où la jeunesse, sans bleus à l'âme et l'esprit léger,
Étend ses membres, règnent sans partage des songes dorés.
C'est pourquoi te voir aussi tôt m'assure
Que tu dois être excité par un excès de température.
Ou sinon, et là, je mets le doigt dessus, oui ?
Notre Roméo ne s'est pas du tout mis au lit, cette nuit.

ROMÉO :

C'est vrai. Mais ma nuit n'en fut pas moins câline.

FRERE LAURENT :

Dieu te pardonne ! Étais-tu auprès de Rosaline ?

ROMÉO :

Auprès de Rosaline, mon père ? Non.

J'ai oublié ce nom et le mal que me faisait ce nom.

FRERE LAURENT :

Je te reconnais bien là, mon fils. Où donc étais-tu ?

ROMÉO :

Je te le dirai pour que tu ne me le demandes plus.

J'étais à la fête que mon ennemi donnait,

Quand, tout à coup, quelqu'une m'a blessé

Que j'ai blessée à mon tour. Le remède pour nous deux

Dépend de ton aide et de ton art miséricordieux.

Mais je n'ai pas du tout de haine, en moi, saint homme !

Car, tu vois, ma démarche est aussi pour mon ennemie la bonne

FRERE LAURENT :

Sois plus simple, mon fils, pas de cachotteries,

À demi-confession, absolution à demi.

ROMÉO :

Alors apprend simplement que l'amour de mon cœur s'est fixé
Sur la fille si belle du riche Capulet.

Comme le mien sur le sien, le sien s'est fixé sur le mien,

Et tout est arrangé sauf ce que tu dois, toi, arranger en bien

En nous unissant saintement en mariage. Où, quand, comment

On s'est vus, on s'est plus, on s'est prêté serment,

Je te le dirai, chemin faisant, mais je t'en supplie,

Consens à nous marier dès aujourd'hui.

FRERE LAURENT :

Par Saint- François, quel changement !

Rosaline, que tu aimais, disais-tu, si tendrement,

Est si vite oubliée ! L'amour d'un jeune homme, ô Dieu,

Ne vient pas de son cœur mais du plaisir des yeux !

Jésus Marie, que de larmes amères versées

Pour Rosaline, tes joues blêmes ont baigné !

Combien d'eau salée répandue en vain

Pour assaisonner un amour qui n'a plus goût à rien.

Le jour n'a pas encore dispersé tes soupirs aux quatre vents,

Mes oreilles tintent encore de tes gémissements d'avant,

Regarde, sur ta joue, se voit encore la trace timide

D'une récente larme qui est encore humide.

Si alors tu étais toi-même et ces douleurs, de même,

Ces douleurs, tout comme toi, disaient bien à Rosaline « je t'aime ».

Tu as changé ? Alors répète après moi ce dicton-ci :

Souvent homme varie, bien folle qui s'y fie !

ROMÉO :

Tu m'as assez reproché d'aimer Rosaline.

FRERE LAURENT :

D'adorer, mon garçon, pas d'aimer Rosaline.

ROMÉO :

Et tu me disais d'enterrer cet amour.

FRERE LAURENT

Oui, mais pas de l'allonger dans un tombeau,
Où, à peine dedans, dehors tu en trouves un nouveau.

ROMÉO :

Je t'en prie, pas de gronderies. Celle que j'aime aujourd'hui,
Donnant donnant, amour pour amour, m'a dit oui.
Pas l'autre.

FRERE LAURENT :

Ah c'est qu'elle savait bien, n'est-ce pas,
Que tu récitais par cœur ton amour, sans en savoir le b.a-ba.
Mais, suis-moi, toi qui ne sais sur quel pied danser,
Parce que j'ai au moins une bonne raison de t'aider.
En effet, cette union a comme bon côté qu'elle pourrait
Faire basculer vos familles de la haine dans l'amitié.

ROMÉO :

Ah partons, je suis sur des charbons ardents.

FRERE LAURENT :

Chi va piano, va sano e va lontano !

ACTE 2 – SCÈNE 4

MERCUTIO: Mais bon Dieu, où est passé, Roméo ?
Il n'est pas rentré chez lui de la nuit ?

BENVOLIO: Non, pas chez son père, j'ai parlé à son valet.

MERCUTIO: Ah cette Rosaline, cette garce de glace,
Elle le fait tellement souffrir qu'il va devenir fou.

BENVOLIO: Tybalt Capulet lui a envoyé un mot.

MERCUTIO: Lui a lancé un défi, je parie.

BENVOLIO: Roméo répondra.

MERCUTIO: Celui qui sait écrire peut répondre à une lettre par une lettre.

BENVOLIO: Non, il répondra à l'auteur de la lettre qu'il le défie, étant défié.

MERCUTIO: Hélas, pauvre Roméo ! Il est déjà mort, poignardé par l'œil noir d'une fille à la peau blanche, l'ouïe transpercée par une chanson d'amour, le cœur fendu en deux par la flèche fichée en son centre par le chérubin aveugle. Et tu le crois assez homme pour affronter Tybalt ?

BENVOLIO: Et pourquoi ? Qu'est-ce que Tybalt ?

MERCUTIO: Plus qu'un aristochat. Tybalt ? Le prince chatouilleux sur les compliments. Il se bat à la moindre pique que tu lui chantes... et en mesure, encore ! Il respecte le rythme et les intervalles de la partition. Un, deux et trois, jusqu'à la garde. Et à l'abattoir, tes boutons de soie. Un duelliste, un duelliste de première qui n'ignore rien de l'art immortel du *pasado*, du *punto reverso* et du *hay* !

BENVOLIO: Du quoi ?

MERCUTIO: Je ne te le fais pas dire. Et puis merde à tous ces frimeurs qui affectent de posséder le bon ton et la bonne prononciation. Bon Dieu, « bien se battre, bien boire, bien bouffer, bein baiser », y a que ça de vrai ! N'est-ce pas lamentable d'être harcelé par ces mots venus d'ailleurs comme des mouches, lancés par les faiseurs de modes et de ronds de jambe avec leur « *please, forgive me* ». Ils sont tellement branchés qu'ils ne peuvent plus retirer leurs doigts de la prise. Tendance, tendance, qu'ils disent !

BENVOLIO: Voici Roméo ! Voici Roméo !

MERCUTIO: Tu veux dire *méo* sans son rot... son ronron. Sec comme le coup de trique qu'il n'a pas donné. Le voilà bon pour l'amour platonique.

ROMÉO: Bonjour à vous deux.

MERCUTIO: Sir Roméo, hello !

ROMÉO: Hello ? (Tu me la bailles belle).

MERCUTIO: Hello ! Je te salue comme tu as filé hier soir: à l'anglaise !

ROMÉO: Pardon, Mercutio. J'avais une affaire importante à régler et dans un cas pareil, on peut faire une entorse à la politesse.

MERCUTIO: Ce qui signifie que faire une entorse à la politesse, c'est montrer ses fesses.

ROMÉO: Tourner les talons, tu veux dire.

MERCUTIO: C'est tourner joliment la chose.

ROMÉO: Sinon, c'est baisser le pantalon.

MERCUTIO: Loin de moi cette idée.

ROMÉO: Laquelle ? La bonne ou la mauvaise ?

MERCUTIO: La bonne.

ROMÉO: Alors, il me reste la mauvaise.
(Il baisse son froc).

MERCUTIO: Touché ! Mais continue de cette façon culottée jusqu'à ce que tu aies usé le fond... de ton pantalon.

ROMÉO: En restant en-dessous de la ceinture ? Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

MERCUTIO: Viens jouer l'arbitre, Benvolio. Je sèche.

ROMÉO: Presse-toi le citron, ou je crie « un partout ».

MERCUTIO: Si tu décides de me faire tourner en bourrique, je suis cuit. Car pour ce qui est de dire des âneries, tu n'as pas volé ton bonnet d'âne.

ROMÉO: Ton bonnet d'âne ? Je n'ai jamais pu le coiffer quand tu es avec moi.

MERCUTIO: Alors, méfie-toi de mon coup de sabot.

ROMÉO: Ne me joue pas la mule du pape.

MERCUTIO: Et depuis quand une mule a une bite ?

ROMÉO: Quand la bête veut séduire la belle.

MERCUTIO: Et ça ne vaut pas mieux que de gémir d'amour ? Tu es de nouveau fréquentable, je reconnais bien là, le Roméo que je connais, nature et culture confondus. Tu as beau pleurnicher comme un con, tu ne penses comme lui qu'à fourrer ta queue leu leu dans un autre con.

BENVOLIO: Coupez ! Coupez !

MERCUTIO: Quoi, tu veux que je coupe la queue de mon histoire ?

BENVOLIO: Oui, car on en voit pas le bout.

BENVOLIO: Ca n'a ni queue ni tête. Il faut d'abord conclure pour couper la fin.

Entre la Nourrice.

ROMÉO: Navire en vue ! Une voile ! Une voile !

LA NOURRICE: Bien le bonjour à vous, messieurs.

MERCUTIO: Bien le bonsoir à vous, madame.

LA NOURRICE: C'est donc le soir ?

MERCUTIO: Pas moins, je vous le dis. Puisque mon aiguille se dresse en voyant la lune en plein midi.

Il lui soulève les jupes.

LA NOURRICE: Bas les pattes, vous ! Pour qui vous prenez-vous ?

MERCUTIO: Pour un homme, madame, que Dieu a créé pour se moquer de lui-même.

LA NOURRICE: Pour se moquer de lui-même ? Ma foi, c'est bien dit ce qu'il a dit, hein ? Messieurs, l'un de vous peut-il me dire où trouver le jeune Roméo ?

ROMÉO: Moi, je peux. Mais le jeune Roméo sera plus vieux quand vous l'aurez trouvé qu'il ne l'est maintenant pendant que vous le cherchez. Je suis le plus jeune à porter ce nom, mais il y a pire.

LA NOURRICE: Vous parlez bien.

MERCUTIO: Vous croyez que le pire est bien ? Vous avez bien raison, et plutôt deux fois qu'une.

LA NOURRICE: (à Roméo) Si vous, c'est lui, j'aimerais vous en prendre en concis la bulle.

BENVOLIO: Elle va l'invitacionner à souper.

MERCUTIO: Oh la maquerele, la maquerele, la maquerele, oh.

BENVOLIO: Roméo, on se retrouve chez ton père pour dîner ?

ROMÉO: Oui, oui, passez devant.

MERCUTIO: Adieu jolie madame, adieu ma jolie, ma jolie, jolie...

Mercutio et Benvolio sortent.

LA NOURRICE: S'il vous plaît, monsieur, qui est donc ce grand pendard à la langue si mal pendue ?

ROMÉO: Un homme, nourrice, qui aime à s'écouter parler et qui en dit plus en une minute qu'il n'en laisse placer aux autres en un mois.

LA NOURRICE: Je vous prie, monsieur, si moi aussi, je peux en placer une, comme je vous disais, ma jeune maîtresse m'a demandé d'aller demander après vous. Et ce qu'elle m'a demandé de dire, je le garderai pour moi. Mais d'abord, il faut que je vous dise, si vous la menez en barque, comme on dit, ça serait vraiment très vilain de votre côté, comme on dit. Parce qu'elle est toute jeune, et justement, si vous deviez double jouer avec elle, ça serait vraiment une mauvaise action à faire à une demoiselle comme elle, plus moche tu meurs.

ROMÉO: Nourrice, recommande-moi à ta maîtresse. Je jure devant toi...

LA NOURRICE: Ah le brave garçon... et ma foi, je vais lui dire tout ça. Mon Dieu, mon Dieu, elle va sauter de joie.

ROMÉO: Mais qu'est-ce que tu lui diras, nourrice ? Tu ne m'as pas écouté.

LA NOURRICE: Je lui dirai, monsieur, que vous avez juré. Ce qui, si je comprends bien, est une proposition

convenable.

ROMÉO: Dis-lui de trouver un moyen d'aller se confesser cet après-midi. Et une fois, dans la cellule de Frère Laurent, elle sera et confessée et mariée. Voilà pour ton dérangement.

Il veut lui donner de l'argent.

LA NOURRICE: Je refuse, monsieur, pas un sou.

ROMÉO: Voyons, prends, je te dis.

LA NOURRICE: Cet après-midi, vous avez dit ? Elle y sera.

ACTE 2 – SCÈNE 5

JULIETTE: Neuf heures sonnaient quand j'ai expédié ma nourrice. Elle m'avait promis d'être de retour dans la demi-heure. Peut-être qu'elle ne l'a pas rencontré. Mais non. Elle en met un temps ! Ce sont les pensées qui devraient jouer les messagères d'amour, elles qui vont plus vite que la lumière quand les rayons du soleil font basculer les ombres sur l'autre versant des collines. Maintenant l'astre du jour est à son zénith. De neuf heures à midi, trois longues heures ont passé et elle n'est toujours pas revenue. Si elle était jeune et amoureuse et que son sang bouillonnait encore dans ses veines, portée par les mots lancés à mon cher amour, elle aurait rebondi vers moi rapide comme une balle, relancée par les siens. Mais les vieilles personnes semblent déjà mortes, on dirait, Plombées par les années, lourdes, lentes et la mine en papier mâché.

JULIETTE (suite): Mon Dieu, la voilà! Ô nourrice, donne-moi des nouvelles de ta langue de miel ! L'as-tu rencontré ? Mon Dieu, pourquoi as-tu l'air si triste ? Même si les nouvelles sont mauvaises, dis-les moi comme si elles étaient bonnes. Car, si elles sont bonnes, tu vas tout gâcher avec ton air renfrogné.

LA NOURRICE: Je suis à moitié crevée, laisse-moi souffler.
Ah que j'ai mal aux os et quel grand tour j'ai fait.

JULIETTE: J'échangerai volontiers mes os contre tes nouvelles. Je t'en prie, parle-moi, ma chère, chère nourrice, parle.

LA NOURRICE: Ah pourquoi tant de hâte ! Reste tranquille un moment. Tu ne vois pas que je ne peux plus respirer ?

JULIETTE: Tu ne peux plus respirer alors que tu respirez assez pour me dire que tu ne peux plus respirer ? Le prétexte que tu me donnes pour t'excuser de ne pas parler prend plus de temps que ce que tu as à me dire. Alors, quelles nouvelles, bonnes ou mauvaises ? Réponds. Dans un cas comme dans l'autre, je patienterai pour les détails.

LA NOURRICE: Ah le beau choix que vous avez fait là! Vous n'y connaissez rien quand il s'agit de choisir un homme. Roméo ? Pas lui, oubliez-le. Même s'il est le plus joli garçon du monde, même s'il est mieux fait de sa personne que la plupart des hommes, bien que de ses mains, ses yeux, son corps, il n'y ait pas grand-chose à dire, le tout est sans comparaison. Même s'il n'est pas la fine fleur de la politesse, je vous le garantis doux comme un agneau. Passe ton chemin ma fille et prie Dieu. Au fait, vous avez déjà dîné ?

JULIETTE: Non, non. Mais tout ça, je le sais déjà.
T'as-t-il parlé de notre mariage, oui ou non ?

LA NOURRICE: Ah quelle migraine ! Ma pauvre tête !
Elle m'éclanche comme si elle allait éclater en morceaux.
Et voilà mon dos qui s'y met, aïe mes reins, mes pauvres reins !
Maudite sois-tu de m'avoir envoyée attraper la mort,
En me faisant courir à droite et à gauche !

JULIETTE: Je suis vraiment navrée que tu sois si mal en point.
Mais dis-moi, ma nourrice chérie, que t'as dit mon amour ?

LA NOURRICE: Votre amour a parlé en vrai gentilhomme, courtois et bon et beau et honnête, je le garantis. Où est votre mère ?

JULIETTE: Ma mère ? Elle est à la maison. Où ailleurs ?
Quelle drôle de façon tu as de me répondre.

LA NOURRICE: C'est là tout le cataplasme auquel mes os moulus ont droit ? La prochaine fois, faites vos commissions vous-même !

JULIETTE: Que d'embrouilles ! Alors, qu'a dit Roméo ?

LA NOURRICE: Vous avez la permission d'aller à confesse, aujourd'hui ?

JULIETTE: Oui.

LA NOURRICE: Bon, rendez-vous vite chez Frère Laurent,
Un mari vous attend là-bas pour faire de vous sa femme.
Te voilà toute rouge, polissonne, il ne faut pas rougir
Comme ça pour un rien.
Allez, je vais dîner, moi !

JULIETTE: Adieu, nourrice, adieu.

ACTE 2 – SCÈNE 6

FRÈRE LAURENT: Puisse le ciel voir d'un bon œil cet acte sacré,
Sans nous chapitrer après-coup d'un froncement de sourcil.

ROMÉO: Amen, amen ! Qu'il vienne le chagrin,
Il ne pourra pas contrebalancer l'excès de joie
Que de la voir une seule minute me procure !
Joins nos mains de tes saintes paroles,
Et que la mort, qui dévore l'amour, fasse
Comme elle voudra. Du moment que je puisse dire:
Elle est à moi !

FRÈRE LAURENT: Le désir né violent connaît une fin violente.
Et dans son triomphe, il meurt, comme la poudre
Se consume sous le baiser du feu.
La douceur du miel devient écoeurante de par sa douceur même
Et coupe l'appétit. Aime donc avec modération.
C'est ce qui rend l'amour durable.
Rien ne sert de courir, il faut partir à point.
La voici qui approche. Et d'un pas si gracieux
Qu'elle n'userait jamais la pierre qu'elle effleure.
Qui aime peut danser sur un fil de la Vierge
en se laissant bercer par les agaceries du vent d'été
et danser sans tomber, si légère est la vanité.

JULIETTE: Bien le bonsoir, mon cher confesseur.

FRÈRE LAURENT: Roméo te saluera pour nous deux, ma fille.

JULIETTE: Je vais en faire autant, sinon ce serait un salut de trop.

ROMÉO: Ah Juliette, si ta joie est à son comble, comme la mienne,
Et que tu es plus douée que moi pour l'exalter par des mots,
Rafraîchis de ton souffle l'air qui nous entoure et que ta langue
Aux riches harmonies dévoile par avance le bonheur
Que chacun de nous reçoit de l'autre
Lors de ces chères retrouvailles.

JULIETTE: Ce que je ressens a plus de consistance que de simples paroles.
Je me vante de l'essentiel, pas du superficiel.
Seuls les mendiants comptent leurs sous, mais mon amour
Est d'une telle richesse que je ne peux même pas évaluer
La moitié de ce qu'il vaut !

FRÈRE LAURENT: Suivez-moi, suivez-moi. Ce sera vite fait.
Car, si vous le permettez, seuls vous ne resterez
Avant que la Sainte Eglise n'ai fusionné deux en un.

ACTE 3 – SCÈNE I

BENVOLIO

Par pitié, Mercutio, on s'en va.
C'est la canicule, l'Encapulé traîne dans les parages,
Et si on le croise on n'évitera pas l'explication,
Sous ces chaleurs s'accroît la folie dans le sang.

MERCUTIO

Trait pour trait tu es le portrait craché d'un de ces larrons qui, à peine entré dans une brasserie, pose avec fracas sa ferraille sur la table et déclare : « Dieu me garde du besoin de l'arme ! » Et qui, le second godet descendu, soudain descend le brasseur,
Sans besoin ni larme, cul sec assurément.

BENVOLIO

C'est ça, je suis un larron ?

MERCUTIO

Allez, allez, chaud comme un âne en rut, comme n'importe quel pète-sec en Italie,
sitôt incité à remuer, sitôt remuant et irrité.

BENVOLIO

De quoi ?

MERCUTIO

En Irritalie, des comme toi, on en aurait deux à l'identique,
Très vite on n'en aurait plus aucun, chacun ayant assassiné l'autre.
Toi, mais toi mais tu empoignerais un gars par la barbe pour lui prouver que tu as toi un poil en plus et qu'il en a lui un de moins; parce que tu as les yeux noisettes, tu boufferais un gars qui bouffe des noisettes : Quel larron sinon le marron est un chercheur de merde et un briseur de couilles ? Tes yeux sont pleins de merde comme les oeufs sont pleins de chmouille,
Ils embrouillent ta tête et, comme un œuf qu'on a trop brouillé, elle a pourri : tu t'es embrouillé avec un gars qui toussait dans la rue parce qu'il a réveillé ton dogue d'une sieste au soleil. Tu t'es même brouillé avec la mode à cause des codes. Et tu viens me faire la leçon sur les querelles ?

BENVOLIO

Moi, si j'avais les penchants que toi tu as pour les querelles,
Alors n'importe qui serait en mesure d'acheter *la demeure de ma vie* et pour rien,
Pourvu qu'en échange, je vive au moins une heure et quart.

MERCUTIO

La demeure de ma vie ? Ô demeuré en vie.

TYBALT

Messieurs, salut, un mot, à toi ou à toi.

MERCUTIO

Un mot seulement, Capule, pour moi ou lui qui sommes deux ?
Copulette-le avec quelque chose,
Conçois avec le mot un acte.

TYBALT

Une fois ou l'autre, attends-toi à ce que je passe à l'acte.
A me chercher, un jour ou l'autre, tu vas me trouver.

MERCUTIO

Il faut te chercher pour qu'enfin tu te trouves ?

TYBALT

Mercutio, toi qui es l'ami de Roméo.

MERCUTIO

La mie ? Quoi, tu nous prends pour des courtisanes ?
Mais si tu nous prends pour des courtisanes, apprête-toi pour les coups de trique.
Voici mon godemie'stigri, voici de quoi contenter ta motte. Miaou, ma mie !

BENVOLIO

Nous sommes sur la place publique :
Mettez-vous à l'écart dans un coin tranquille ou fustigez-vous mais froidement,
Sinon dégagez ; ici tous les yeux ont vue sur nous.

MERCUTIO

La vue fut créée pour l'agrément des yeux, ne les retiens pas de mater.
Je suis fixé, ne t'en déplaie.

TYBALT

Ah ! Apaisons-nous Mercutio, mon homme vient.

MERCUTIO

Qu'on me pend, Tybalt, s'il vient pour toi.
Vite ! Précède-le par une cour et tu l'auras derrière toi.
Dans ce sens, alors oui, éprouve-le et appelle-le l'homme.

ROMÉO: Tybalt, la raison que j'ai de te respecter
m'empêche de te répondre sur le même ton.
Je ne suis pas une ordure, encore moins une belle ordure.
Donc, salut, car à ce que je vois, tu ne me connais pas.

TYBALT: Tu vas pas t'en tirer comme ça, chochette.
Tu m'as fait injure. Tourne-toi et en garde.

ROMÉO: Je ne t'ai jamais fait injure, je le jure.
Je t'estime même à un point inimaginable pour toi,
Tant que tu n'en connaîtras pas la raison.
C'est pourquoi, mon cher Capulet, dont le nom
M'est aussi cher que le mien... restons-en là.

MERCUTIO: Ce calme te déshonore, ta soumission est abjecte.
C'est moi qui porterai l'estocade (Il brandit son épée).
Miaou, miaou, Tybalt, piège-à-rat, viens te promener par là.

TYBALT: Pourquoi faire ? Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

MERCUTIO: Trois fois rien, Votre Majesté des Chats,
Vous soustraire l'une de vos neuf vies.
Et suivant le traitement que vous me réserverez,
Déroutiller les huit autres.

TYBALT (se met en garde): Je t'attends.

ROMÉO: Mercutio, par pitié, rengaine ton épée.

MERCUTIO: Venez, venez, monsieur, fendez-vous.

Ils se battent.

ROMÉO: Tybalt, Mercutio, arrêtez !

Roméo s'interpose. Tybalt en profite pour blesser Mercutio.

MERCUTIO

Blessé.

La plaie sur vos deux maisons.

Déjà fini. Il est parti et il n'a rien lui ?

BENVOLIO

Quoi, tu es blessé ?

MERCUTIO

Charcuté, charcuté, charnellement.

Va me chercher un chirurgien.

ROMEO

Courage, Mercutio. Ta blessure n'est pas si profonde.

MERCUTIO

Non, pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église,

Mais bien assez pour faire l'affaire. Demain, dans un silence de mort, demande de mes nouvelles. On m'a ôté le goût, je me l'adjudge, de ce monde. La plaie sur vos deux maisons ! Ce chien, ce rat, ce chat, charcuter un homme à mort ! Ce m'as-tu-vu, cette racaille, ce scélérat, qui se bat d'après les manuels d'arithmétique ! Putain, pourquoi tu t'es mis entre nous ? C'est sous ton bras qu'il m'a blessé.

ROMEO

J'ai cru bien faire.

MERCUTIO

Benvolio, Roméo, relevez-moi de terre,

Je défaille. La plaie sur vos deux maisons !

Elles ont fait de moi - l'aliment des vers,

J'en ai jusqu'à l'os - de vos deux maisons.

Il meurt. Roméo se précipite sur son corps et le secoue.

BENVOLIO: Roméo, Roméo, il est mort.

Son esprit si brillant s'est fondu, aspiré, dans les nuages,

Lui qui bien avant son heure dédaignait la terre.

ROMÉO: Le sombre tour que prend ce jour sur bien d'autres va peser

Et de nouveaux malheurs achèveront celui qui vient de commencer.

Cache-toi au Paradis, pacifisme béat !

Que feu et flammes animent ma fureur !

Tybalt réapparaît.

ROMÉO: Et maintenant Tybalt, retire l'injure

que tu m'as lancée tout à l'heure,
car l'âme de Mercutio flotte juste au-dessus de nos têtes,
attendant que tu ailles lui tenir compagnie.
Toi, moi ou tous les deux, on ira le rejoindre.

TYBALT: Pauvre gringalet, toi qui étais de mèche avec lui, ici-bas,
Tu iras la moucher avec lui dans l'au-delà !

ROMÉO: (tire son épée) Ceci déterminera cela.

Roméo transperce de son épée Tybalt, qui se laisse embrocher sans broncher.

BENVOLIO: Va t'en, Roméo, va t'en ! Ne reste pas planté là !
Pars d'ici, vite, loin d'ici !

ROMÉO: Ah, je suis le fou de la fortune, le jouet du hasard !

ACTE 3 – SCÈNE 2

JULIETTE: Ô toi, nuit de l'amour,
étends ton manteau de nuage et ferme les rideaux,
Que l'astre du jour batte des paupières et que Roméo
Saute dans mes bras, ni vu ni connu, aussitôt.
Pour accomplir leur rite, il suffit aux amants
De s'éclairer à la lueur de leur propre beauté,
Si l'amour est aveugle, la nuit lui convient mieux.
Viens, nuit sévère, telle une matrone vêtue de noir,
Apprends-moi comment perdre une partie gagnée d'avance,
Dont deux virginités intactes sont l'enjeu.
Masque sous ton voile sombre mon sang
Qui n'a pas connu d'homme et qui palpète sur mes joues,
Jusqu'à ce que l'amour timide devienne audacieux,
Et que l'acte d'amour soit aussi simple que bonjour.
Viens, ô nuit, viens, ô Roméo. Viens, ô toi, le jour de ma nuit !
Couché sur les ailes de la nuit, tu seras plus blanc
que la neige fraîche sur le dos noir du corbeau.
Viens, douce nuit, viens, amoureuse nuit aux yeux noirs,
Donne-moi mon Roméo et quand je mourrai dans ses bras,
Éparpille-le en une multitude de petites étoiles,
Et le visage du ciel ainsi embelli par lui,
Rendra tout le monde amoureux de la nuit,
Car plus personne n'adorera le soleil trop brutal.
J'ai acheté un palais d'amour que je n'ai pas encore habité
Et bien que vendue de mon côté, on n'a pas encore
Joui de ma propriété.
Cette journée se traîne comme une veille de fête
pour une fillette impatiente d'étrenner sa nouvelle robe
et qui ne le peut pas.
Ah, nourrice, te voilà, alors, quoi de neuf ?
Mais pourquoi te tords-tu les mains ?

LA NOURRICE: Hélas, trois fois hélas, il est mort.
Nous sommes perdues, madame, perdues.
Quel triste jour ! Il n'est plus, il est tué, il est mort !

JULIETTE: Le ciel peut-il être aussi cruel ?

LA NOURRICE: Roméo le peut, si le Ciel, lui, ne le peut pas.
Ô Roméo, Roméo, qui aurait cru ça de toi, Roméo ?

JULIETTE: Espèce de démon, pourquoi me tourmentes-tu ?
Tu me laisses rugir sous la torture comme une damnée, en Enfer ?
Roméo s'est-il tué lui-même ? Dis-moi seulement oui
Et ce simple oui sera plus mortel que l'œil venimeux du basilic,
ce roi des serpents.
Je ne suis plus en vie si tu me dis un tel oui
et que se sont fermés les yeux qui te font me répondre oui.
S'il est tué, dis-moi oui, sinon, dis-moi que non.
De l'un de ces deux petits mots dépend mon bonheur ou mon
Malheur.

LA NOURRICE: J'ai vu sa blessure, de mes yeux, vue...

Sur sa poitrine d'homme – Dieu ait son âme !
Un cadavre qui fait pitié, tout ce sang, quelle pitié !
Gris, gris comme la cendre et tout barbouillé
de rouge et de caillots sanglants.
Je suis tombée dans les pommes en le voyant.

JULIETTE: Ô brise-toi, mon cœur, pauvre et ruiné,
Brise-toi vite ! En prison, mes yeux, plus de vos regards en liberté !
Et toi, poussière, retourne sur-le-champ à la poussière,
Et qu'un même cercueil pèse sur toi
et sur Roméo de tout son poids.

LA NOURRICE: Ô Tybalt, Tybalt, toi le meilleur ami que j'ai eu,
Ô Tybalt, toi un homme de bien si courtois !_
Fallait-il que je vive pour que je te voie mort !

JULIETTE: Quel nouveau vent contraire vient souffler
En tempête ? Roméo, assassiné ? Tybalt, tué ?
Mon cousin préféré ? Et celui, plus cher encore à mon cœur ?
Que sonnent les trompettes du jugement dernier !
Car qui ose encore vivre si ces deux-là ne sont plus ?

LA NOURRICE: Tybalt n'est plus, Roméo est banni._

JULIETTE: Mon Dieu, c'est Roméo, de sa main,
qui a versé le sang de Tybalt ?

LA NOURRICE: Oui, de la sienne, hélas, oui.

JULIETTE: Oh cœur de serpent, dissimulé sous les fleurs
De son visage ! Jamais dragon n'a gardé si aimable repaire !_
Superbe tyran, angélique démon !
Corbeau au plumage de colombe, agneau aussi vorace
Qu'un loup !
Nature méprisable sous un aspect divin !
Juste à l'opposé de ce que tu parais être,
Justement !
Un saint qui est damné, un homme d'honneur sans honneur !
Ô Nature, à quoi bon aller en Enfer
Pour emprisonner un esprit démoniaque
Dans le paradis de chair d'un si beau mortel ?
Y a-t-il jamais eu d'œuvre si pernicieuse
Sous une reliure aussi précieuse ?
Ah, que la perfidie puisse loger
Dans un si magnifique palais !

LA NOURRICE: Y faut pas se fier aux hommes,
Y sont tous sans foi ni loi: des menteurs,
Des vauriens, des faux-jetons !
(elle se sert à boire) Ah vite,
un verre d'eau de vie, que je me ravigote !
Avec toutes ces peines, ces chagrins, ces douleurs,
Je vais prendre un coup de vieux, moi !
Roméo, honte à toi !

JULIETTE: Que ta langue se couvre de pustules,

De formuler un tel souhait !
Il n'est pas né pour la honte: la honte elle même
A honte lui de monter au front !
Car c'est un trône où seul l'honneur peut être
Couronné monarque de l'univers !
Mais qu'est-ce qui m'a pris,
pauvre crétine, de le dénigrer ainsi ?

LA NOURRICE: Vous allez dire du bien de lui ? Lui
Qui a tué votre cousin ?

JULIETTE: J'irai dire du mal de lui ? Lui
Qui est mon mari ? Ah mon pauvre doux seigneur,
Qui prendra soin de ton renom, si même moi,
Qui suis ta femme depuis trois heures,
Je m'amuse déjà à le fouler aux pieds !
Mais aussi, méchant, pourquoi es-tu allé
Tuer mon cousin ? Parce que mon méchant cousin,
Lui, aurait tué mon mari.
Assez coulé, sottes larmes, revenez à la source !
C'est au chagrin que vous devez verser votre tribut,
vous vous trompez en l'offrant à la joie !
Mon mari est vivant, Tybalt l'aurait blessé à mort,
Et Tybalt est mort, lui qui aurait tout fait
Pour que mon mari ne soit plus vivant !
Il n'y a là que réconfort, à quoi bon pleurer, alors ?
Il y a un autre mot bien pire que la mort de Tybalt,
Un mot qui m'assassine. Je l'oublierais volontiers
S'il ne cessait de se rappeler à mon mauvais souvenir,
Comme ses actes coupables à une âme damnée.
« Tybalt, mort, Roméo, banni ».
« Banni », c'est ce mot là: « banni ».
Il vaut dix mille fois la mort de Tybalt,
Car la mort de Tybalt est un deuil
qui se suffisait à lui-même. À moins
que l'amertume du deuil ne se réjouisse
qu'on lui tienne compagnie, comme si
le malheur appelait le malheur.
Pourquoi quand elle m'a dit: « Tybalt est mort »,
N'a-t-elle pas ajouté « ton père, aussi », « ta mère, aussi »,
Mais oui, ou bien les deux ? Ce qui n'aurait éveillé en moi
Que des lamentations, somme toute, banales.
Mais parachever la mort de Tybalt en proclamant:
« Roméo est banni ! ». Autant dire par là
que père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette
sont tous morts, assassinés !
« Roméo est banni », le deuil logé dans ce seul mot,
« banni », est infini, illimité, sans mesure ni barrière.
Aucune parole au monde ne saurait
ni le sonder ni l'exprimer !
Nourrice, que font mon père et ma mère ?

LA NOURRICE: Ils pleurent, ils se lamentent
Sur le corps de Tybalt.
Vous voulez les rejoindre ? Je vous accompagne.

JULIETTE: Baignent-ils ses blessures de leurs larmes ?
Quand leurs yeux seront secs, les miens pleureront
Toujours le bannissement de Roméo. Et moi,
Je mourrai veuve et vieille fille ! Va, nourrice,
Moi, je rejoins mon lit de jeune mariée
Et que la mort, au lieu de Roméo, prenne ma virginité !

LA NOURRICE: Va dans ta chambre, je trouverai Roméo,
Il viendra te consoler. Je sais très bien où il est,
Écoute-moi, ton Roméo sera ici cette nuit.

JULIETTE: Ô trouve-le moi ! Puis donne cet anneau
à mon fidèle chevalier ! Et demande-lui de venir
me faire ses derniers adieux !

ACTE 3 – SCÈNE 3

FRÈRE LAURENT: Du cran, Roméo, du cran!
L'affliction s'est attachée à toi, tout entière
Et c'est la calamité que tu as épousée.

ROMÉO: Quelles nouvelles, mon père ?
Quelle est la sentence du Prince ?
Et quelle souffrance que j'ignore encore
Espère me prendre par la main ?

FRÈRE LAURENT: Désormais, tu es banni de Vérone. Sois patient,
Le monde est vaste, le monde est grand.

ROMÉO: Le monde n'existe pas hors des murs de Vérone:
Tout n'y est que purgatoire, torture, enfer.
Être banni d'ici, c'est être banni du monde,
Et le bannissement, c'est la mort mal nommée,
C'est me trancher la tête avec une hache dorée
Et sourire du coup qui m'assassine en beauté.

FRÈRE LAURENT: Ô péché mortel, Ô grossière ingratitude,
Pour ton crime, notre loi réclame la mort, mais
Le Prince, dans sa clémence, prenant ton parti, a
Passé outre la loi et changé la noirceur du mot « mort »
En simple « bannissement ».
Il t'a fait grâce, c'est rare, et tu ne le vois pas.

ROMÉO: Sa pitié est une torture. Ici, où vit Juliette,
C'est le seul Paradis. Tous les chats, les chiens, les souris,
La moindre créature indigne de vivre, ils vivent ici au Paradis,
Puisqu'ils peuvent la voir. Mais Roméo ne le peut plus:
Même les mouches, qui pullulent sur la charogne,
Sont mieux traitées que Lui, car elles ont le privilège
De se poser sur la merveille de blancheur
que sont les mains de Juliette et de dérober à ses lèvres
une immortelle bénédiction ! Ses lèvres qui, malgré leur pureté
de vestale n'en rougissent pas moins,
en croyant qu'embrasser, c'est pécher !
Mais Roméo, pas question, il est banni !
Les mouches peuvent le faire et moi, je dois fuir,
Elles, elles sont libres et moi je suis banni.
Et tu viens encore me dire
Que l'exil n'est pas la mort ?
N'as-tu pas de mixture empoisonnée,
de couteau au tranchant aiguisé,
ni d'autre moyen de mort soudaine,
même le plus infâme, que ce mot
de « banni » pour me tuer ?
« Banni », mon père, c'est de ce mot
que les damnés se qualifient eux-mêmes
en Enfer, en l'accompagnant de leurs hurlements !
Comment as-tu le cœur, toi, mon saint confesseur,
Qui absous les péchés, toi qui te dis mon ami
De me faire périr par ce mot de « banni » !

On frappe.

FRÈRE LAURENT: Mais qui frappe aussi fort?
Qui va là ? Qui vive ? Que voulez-vous ?

LA NOURRICE: Ô saint homme, dis-moi:
Où est le mari de ma maîtresse ? Où est Roméo ?

ROMÉO: Ici, nourrice.

LA NOURRICE: Ah monsieur, ah, monsieur,
la mort, c'est la fin de tout !

ROMÉO: Tu parles de Juliette? Comment va-t-elle ?
Et que dit-elle, celle que j'ai épousée en secret,
De notre amour désormais interdit ?

LA NOURRICE: Oh elle ne dit rien, monsieur, elle sanglote, sanglote,
Elle se jette sur son lit, se relève aussitôt,
Elle appelle Tybalt puis pleure sur Roméo,
Et s'effondre à nouveau.

ROMÉO: Comme si mon nom tiré à bout portant l'assassinait,
Comme cette main maudite, associée à mon nom,
a assassiné son cousin. (il tire son poignard).
Mais dites-moi, mon père, dites-moi,
dans quelle vile partie de mon anatomie,
mon nom se loge-t-il ? Dites-le moi,
afin que je mette à sac son refuge détestable.

FRÈRE LAURENT (lui arrache son arme): Retiens ta main, malheureux !
Es-tu un homme ? Tout en toi le proclame, mais tu pleurniches
Comme une femmelette. Et tes actes insensés
Évoquent la fureur déchaînée d'une bête fauve !
Inconvenance féminine sous une apparence masculine,
Monstre dénaturé de sembler réunir en toi
L'homme et la femme sous un même toit !
Tu m'as stupéfié, j'en reste abasourdi.
Je te croyais d'un caractère mieux trempé.
Tu as tué Tybalt ? Et tu veux te tuer toi-même ?
Et tuer celle pour qui tu es la vie même
En retournant contre toi tant de haine ?
Pourquoi méprises-tu ta naissance ? Et le Ciel et la Terre ?
Puisque naissance, Ciel et Terre, se sont rassemblés en toi
En une seule fois, pourquoi, toi, d'un coup, d'un seul,
Voudrais-tu les anéantir tous les trois à la fois ?
Tu insultes ta personne, ton amour et ton intelligence :
Cette abondance de biens, en avare usurier,
Tu n'en fais pas du tout usage,
Comme il est d'usage d'en user,
En rendant justice aux attrait

De ta nature, de ton amour et de ton intelligence.
Ta noble personne n'est qu'un masque de cire,
Déviant de ce qui fait la vraie valeur de l'homme.
Ton si cher amour à peine juré, en paroles creuses,
Tu le parjures, en tuant cet amour que tu as juré d'aimer.
Ton intelligence, ornement de ta personne et de ton amour,
Est gâchée par le mauvais emploi que tu fais et de l'un et de l'autre.
Comme un soldat maladroit, tu mets le feu aux poudres
Par ta propre ignorance et tu es désintégré
Par cela même qui devrait te défendre.
Allons, secoue-toi ! Sois un homme ! Ta Juliette est en vie,
Celle au nom de qui, tu t'apprêtais à mourir,
Réjouis-toi ! Tybalt voulait te tuer
Et c'est toi qui as tué Tybalt. Réjouis-toi encore une fois !
La loi qui te menaçait de mort, passée dans ton camp,
Ne te condamne qu'à l'exil, réjouis-toi de ça, aussi !
Tu croules sous les bénédictions, le bonheur te sourit
De son plus beau sourire et toi,
comme une pimbêche maussade,
tu boudes ta chance et ton amour !
Prends-y garde, prends-y garde, ceux qui agissent ainsi
Sont les artisans de leur propre malheur !
Cours rejoindre ton amour comme convenu,
Entre dans sa chambre et une fois là, console-la.
Mais fais bien attention à t'en aller
Avant la relève du guet ! Car, sinon, tu ne pourrais plus
Partir pour Mantoue où tu vivras jusqu'au moment propice
Où l'on pourra proclamer votre mariage, réconcilier
Vos amis, implorer le pardon du Prince
Et te faire revenir ici, trente-six mille fois plus heureux
Que tu n'en seras parti !

LA NOURRICE: Ah seigneur ! Je pourrais rester ici toute la nuit
À écouter de si bons conseils !
Ah que le savoir est une belle chose !

ACTE 3 – SCÈNE 4

CAPULET: Le ciel, comme qui dirait,
nous est tombé sur la tête, monsieur.
Ce qui ne nous a pas laissé le temps de préparer notre fille.
Voyez-vous, elle aimait tendrement Tybalt, son cousin,
Moi aussi, d'ailleurs. Mais bah, on est tous nés pour mourir.
Il se fait tard, elle ne sera plus visible ce soir.
Et laissez-moi vous dire, si vous n'étiez pas là,
Je serai au lit depuis une heure déjà.

PARIS: Le temps des soupirs du deuil n'est pas
Celui des soupirs d'amour. Bonne nuit, madame,
Rappelez-moi au bon souvenir de votre fille.

LADY CAPULET: Je n'y manquerai pas, je saurai dès demain
Le fond de sa pensée. Ce soir, elle est barricadée dans son chagrin.

CAPULET: Seigneur Paris, je vais m'avancer
Et vous accorder l'amour de ma fille. Je crois
Qu'elle s'en remettra en tous points à moi.
Non, je dirai même plus., je n'en doute pas.
Va la trouver, ma femme, avant de te coucher.
Fais-lui part de l'amour de mon fils Paris,
Ici présent, et ordonne-lui – ordonne-lui, tu m'entends ? –
Que le mercredi qui vient... mais à propos,
Quel jour on est, aujourd'hui ?

PARIS: Lundi, monsieur.

CAPULET: Lundi, houlà, houlà ! Ma foi, mercredi, c'est trop tôt.
Bon, va pour jeudi. Dis-lui donc que jeudi, elle épousera
Ce noble gentilhomme.

Lady Capulet sort.

CAPULET: Serez-vous prêt ? C'est assez rapide pour vous ?
On ne va pas mettre les petits plats dans les grands,
On fera ça entre quatre-z-yeux, car, voyez-vous,
Avec Tybalt mort il y a peu, on pourrait penser
Qu'on le traite par-dessus la jambe,
Étant donné qu'il est de notre parenté,
Si on faisait trop la noce.
Alors, jeudi, ça vous ira ?

PARIS: Ah monsieur, j'aimerais que demain, jeudi soit déjà là..

ACTE 3 – SCÈNE 5

JULIETTE (se réveille): Où en est la nuit ?

ROMÉO (déjà levé): Aux prises avec le matin au point
Qu'on ne sait plus qui est qui, du matin ou de la nuit.

JULIETTE: Tu veux déjà partir ? Le jour est encore loin.
C'était le rossignol et pas l'alouette
Qui a percé le creux craintif de ton oreille.
C'est la nuit qu'il chante sur le grenadier, là-bas,
Crois-moi, mon amour, c'était lui, c'était le rossignol.

ROMÉO: C'était l'alouette, messagère de l'aube,
Pas le rossignol. Regarde, mon amour,
Les premières lueurs du jour frangent à l'envi
Les nuages qui se défont à l'orient, vus d'ici.
Les flambeaux de la nuit sont consumés et
Le matin mutin sur la pointe des pieds
Se tient au sommet des monts embrumés.
Si je reste, je meurs, je vis si je m'en vais.

JULIETTE: Ce faux jour n'est pas le jour. Moi, je le sais.
C'est un genre de météore que le soleil propage
Afin qu'il te serve cette nuit de porteur de torche
Pour éclairer ton chemin jusqu'à Mantoue.
Alors reste encore. Rien ne t'oblige à partir.

ROMÉO: J'ai plus l'envie de rester
Que la volonté de m'en aller.
Viens, mort, et sois la bienvenue
Puisqu'ainsi Juliette l'a voulu.
Allons, parlons, ma vie,
Il ne fait pas jour, tu l'as dit.

JULIETTE: Si, si, le jour est ici. Pars vite, fuis !
C'est bien l'alouette qui pousse ses fausses notes,
forçant ses basses discordantes et ses aigus déplaisants !
Certains disent que l'alouette chante en harmonie,
Celle-ci les fait mentir puisqu'elle nous désunit.
On dit aussi que l'alouette devrait avoir
les yeux d'un crapaud mort d'amour,
Ô que j'aimerais qu'elle échange avec lui sa voix,
Puisque la sienne nous effraie et t'arrache de mes bras !
Va t'en, maintenant. Il fait clair, de plus en plus clair, toujours.

ROMÉO: Et noires, de plus en plus noires, sont nos amours.

LA NOURRICE (frappant à la porte): Juliette, Juliette !
Madame votre mère va venir dans votre chambre.
Il fait déjà grand jour, attention, soyez prudente.

JULIETTE: Eh bien, que le jour arrive et que la vie s'en aille,

ROMÉO: Au revoir, au revoir. Plus qu'un baiser et je suis loin.

JULIETTE: Tu pars déjà ?
Mon amour, mon seigneur, mon mari, mon ami !
Il me faut des nouvelles de toi à chaque heure de chaque jour,
Car une minute contient à elle seule plusieurs jours.
Et à ce compte-là, bien des années auront passé sur moi,
Avant que je ne revoie mon Roméo devant moi.

ROMÉO: Au revoir !

JULIETTE: Mon Dieu, j'ai comme un mauvais pressentiment,
Il me semble en te voyant si triste que je te vois
Maintenant mort au fond de ton tombeau.
À moins que ma vue baisse,
Je ne t'ai jamais vu aussi pâle.

ROMÉO: Et toi, mon amour,
Tu n'as jamais paru plus pâle à mes yeux,
Le chagrin assoiffé boit notre sang cul sec,
Adieu, adieu !

JULIETTE: Ô fortune toi aussi inconstante qu'est fidèle, mon Roméo,
Sois fidèle à toi-même et inconstante, renvoie-le moi bientôt !

Lady Capulet entre.

LADY CAPULET: Pas encore debout, ma fille ? Eh bien, Juliette.

JULIETTE: Je ne me sens pas bien, madame.

LADY CAPULET: Encore à pleurer la mort de ton cousin ?
Espères-tu qu'une vague de larmes le fasse sortir de sa tombe ?
Et même si tu le pouvais, il n'en sortirait pas vivant.
Alors, cesse à l'instant.
Si un peu de chagrin montre beaucoup d'amour,
Trop de chagrin trahit un excès de sensiblerie.

JULIETTE: Laissez-moi pleurer une perte aussi cruelle.

LADY CAPULET: Alors, c'est le fait de l'avoir perdu
Que vous pleurez, et non pas lui.

JULIETTE: En ressentant si fort sa perte,
Je ne peux pleurer que sur l'ami.

LADY CAPULET: Écoute, ma fille. Tu ne pleures pas tant sa mort
Que le fait que le scélérat qui l'a tué soit encore en vie.

JULIETTE: Qui traitez-vous ainsi, madame ?

LADY CAPULET: Roméo, ce scélérat, j'ai dit.

JULIETTE (à part): Entre un scélérat et lui, il y a un monde d'écart.
(à haute voix): Dieu lui pardonne comme je lui pardonne moi,
du fond du cœur.
Et pourtant, aucun autre homme ne fait autant souffrir mon cœur.

LADY CAPULET: C'est parce que ce traître, cet assassin, vit toujours..

JULIETTE: Oui, madame, et qu'il ne me tombe pas entre les mains,
Car je saurais bien venger sur lui la mort de mon cousin.

LADY CAPULET: Nous nous vengerons de lui, n'aie crainte.
Donc, ne pleure plus. Il tiendra bientôt compagnie à Tybalt.
Alors, j'espère que tu seras satisfaite.

JULIETTE: Satisfaite ? Je ne le serai jamais
tant que je n'aurai pas revu Roméo... mort.
Ah, comme mon cœur déteste entendre son nom
Sans pouvoir aller assouvir sur son corps... l'amour
Que je portais à mon cousin... qu'il a tué.

LADY CAPULET: Bon, passons maintenant aux bonnes nouvelles.
Réjouis-toi, ma fille.

JULIETTE: Je vous en prie, mère, quelles sont ces bonnes nouvelles ?
Elles tomberont à pic.

LADY CAPULET: Eh bien, tu as un père aimant, mon enfant,
Un père qui, pour te tirer de ta tristesse, te prépare
Une surprise, une journée de toutes les réjouissances,
À laquelle tu ne t'attends pas et que je n'espérais plus.

JULIETTE: À la bonne heure, madame, et de quoi s'agit-il ?

LADY CAPULET: De te marier, mon enfant, jeudi prochain,
À la première heure. Le Comte Paris, ce jeune et galant
Et noble gentilhomme, à l'Église Saint-Pierre, fera de toi
Avec bonheur sa joyeuse épouse.

JULIETTE: Par l'Église Saint-Pierre et par Pierre le martyr aussi,
Il ne fera pas de moi là-bas sa joyeuse épouse.
Je m'étonne de tant de hâte à me pousser au mariage,
Alors que celui qui doit être mon époux
ne m'a pas fait sa cour ! Allez dire, s'il vous plaît, madame
au seigneur Paris que je ne veux pas encore me marier.
Et quand je le voudrai, ce sera avec Roméo que je hais,
Comme vous le savez, plutôt qu'avec Paris !
En voilà des nouvelles, hein !

LADY CAPULET: Voici venir votre père.
Dites-le lui vous-même. Et voyons comment
Il recevra la chose, venant de votre bouche.

Entrent Capulet et la Nourrice.

CAPULET: Alors, quoi, ma fille ? Tu nous joues les gouttières ?
Encore en pleurs ? En voilà une averse à n'en plus finir !
Tu veux nous imiter de tout ton petit corps
une barque sur l'océan par grand vent ?
Car, dans tes yeux, qui me font penser à la mer,
Les larmes fluent et refluent. La barque de ton corps
Vogue sur leurs flots salés, le vent de tes soupirs
Lutte avec tes larmes et elles, avec eux, et

Sans une accalmie soudaine, ils feront chavirer
La barque de ton corps, chahutée par la tempête.
Eh bien, ma femme, lui as-tu fait part
De notre décision ?

LADY CAPULET: Oui, monsieur, elle ne veut pas.
Elle vous dit non, merci. J'aimerais que cette idiote
Épouse son tombeau !

CAPULET: On se calme, ma femme, je ne te suis pas,
Je ne te suis plus. Comment ça, elle ne veut pas ?
Elle ne nous dit pas « merci » ? Elle n'est pas fière ?
Elle ne se sent pas favorisée, elle qui n'est rien,
qu'on lui ait trouvé un gentilhomme, qui a tout,
pour l'épouser ?

JULIETTE: Fière, non. Reconnaisante, oui.
Fière, je ne pourrais jamais l'être de haïr,
Même si je suis reconnaissante de haïr
ce que je devrais aimer.

CAPULET: Quoi, quoi, comment, quoi ?
C'est quoi, cette logique tordue, à la mords-moi le noeud !
« fière », « merci », « non, merci »
et quand même « pas fière » ? Espèce de précieuse dégoûtée,
ne me remercie pas de tes mercis
et ne me rends pas fier de ta non-fierté !
Prépare bien plutôt tes jolis abattis
pour aller avec Paris à l'Église Saint-Pierre,
ou je t'y traînerai, moi, comme à l'échafaud !
Fous le camp, charogne, fous le camp, pourriture !
Pauvre pucelle anémique !

LADY CAPULET: Holà, oh, êtes-vous fou ? Qu'est-ce qui vous prend ?

JULIETTE: Oh mon père si bon ! Je vous en supplie à genoux,
Soyez patient, écoutez-moi, rien qu'un mot seulement !

CAPULET: Va te faire pendre, drôlesse, pauvre désobéissante !
Je te préviens: sois à l'église jeudi ou bien
ne me regarde plus jamais dans les yeux !
Ne dis rien, ne réplique rien, ne réponds rien...
J'ai la main qui me démange !
(à Lady Capulet): ô ma femme, nous avons souvent regretté
que Dieu ne nous ait envoyé
que cette enfant unique !
Et je vois maintenant que c'en est une de trop
et que de l'avoir, c'est une vraie malédiction !

LA NOURRICE: Vous devriez avoir honte, monsieur,
De la traiter ainsi, de lui crier après !

CAPULET: Et pourquoi ça, madame Je Sais Tout ?
Tiens ta langue, commère, et va bavasser avec tes semblables !

LA NOURRICE: C'est pas pour votre mal que je parle !

CAPULET: Oh, ras-le-bol !

LA NOURRICE: Ah, si on peut plus rien dire...

CAPULET: Chchch, y en a marre, vieille putain !

LADY CAPULET: Là, vous allez trop loin !

CAPULET: Par la sainte hostie, c'est de la folie !
Le jour, la nuit, qu'il pleuve, qu'il vente,
Au boulot, au dodo, seul ou accompagné,
Mon seul souci, c'était de la voir mariée !
Et voilà que je lui dénêche l'oiseau rare,
Doté de toutes les qualités qu'on peut souhaiter
À un homme, et voilà cette poupée qui pleurniche,
Et dit non et répond: « Je veux pas me marier,
Je suis trop jeune pour aimer, je vous prie de me pardonner » !
Ah, tu vas voir, si tu ne te maries pas,
Comment je vais te pardonner ! Tu t'en iras
Paître où tu voudras, en tout cas,
Pas dans ma maison, avec moi !
Prends garde, réfléchis bien,
Je n'ai pas l'habitude de plaisanter.
Jeudi, c'est demain, consulte ton cœur:
S'il est à moi, je le donnerai à mon ami,
S'il ne l'est pas, va mendier et crever
De faim dans les rues,
car sur mon âme, je ne te reconnaîtrai plus
comme ma fille. Et rien de ce qui est à moi,
jamais ne t'appartiendra.
Fais-moi confiance, pense-y.
Je ne reviendrai pas sur ce que je te dis.

Il sort.

JULIETTE: N'y a-t-il aucune pitié parmi les nuages
Qui ne voie la profondeur de mon chagrin ?
Ô ma mère si douce, ne me repoussez pas,
Retardez ce mariage d'un mois, d'une semaine,
Ou sinon, préparez mon lit de noces
Dans l'obscurité de ce monument
Où Tybalt gît déjà.

LADY CAPULET: Ne me parle plus, je ne te dirai plus rien.
Fais ce que tu voudras, je ne veux plus t'entendre.

Elle sort.

JULIETTE: Oh mon Dieu, ô nourrice, comment empêcher ça ?
Mon mari vit sur terre et je lui ai juré ma foi devant Dieu qui est au ciel.
Comment cette foi me serait-elle rendue sur terre,
Sinon par mon mari qui l'aurait quittée
Pour monter au ciel ?
Console-moi, conseille-moi. Hélas, hélas,
Le Ciel peut-il employer de pareils stratagèmes

Pour piéger une créature aussi fragile que moi ?
Qu'en dis-tu ? N'auras-tu aucun mot de réconfort
Pour moi, nourrice ?

LA NOURRICE: Ma foi, voilà ce qu'il en est:
Roméo est banni et je suis prête à parier
Le monde entier qu'il n'osera jamais
Revenir vous reprendre ouvertement
Ou s'il le fait, ce sera secrètement,
C'est forcé. Donc, étant donné la situation,
Telle qu'elle est, je crois que vous avez tout intérêt
À épouser le Comte. Oh, c'est un gentilhomme si mignon.
Roméo, à côté de lui, n'est qu'une mocheté.
Un aigle, madame, n'a pas l'œil plus vif,
Plus vert, plus beau que Paris.
Par les cornes du diable, je trouve
Que vous avez de la chance avec ce second mari,
Car il dépasse, et de loin, le premier, et même
Si c'est pas le cas, le premier est mort ou tout comme,
Puisque vous vivants ici, vous pouvez pas vous en servir.

JULIETTE: Tu me parles du fond du cœur ?

LA NOURRICE: Et de mon âme, aussi,
Sinon le diable les emporte !

JULIETTE: Amen !

LA NOURRICE: Comment ?

JULIETTE: Sache que tu m'as conseillée à merveille.
Va trouver ma mère et dis-lui, qu'ayant déplu à mon père,
Je suis allée auprès de Frère Laurent me confesser
Et me faire pardonner mes péchés.

LA NOURRICE: J'y vais de ce pas, c'est une sage décision, ça.

Elle sort.

JULIETTE (enfin seule): Va donc, vieille damnée de l'enfer !
Va donc, conseillère du diable, désormais,
Ton cœur et mon cœur battront chacun de leur côté !

ACTE 4 – SCÈNE I

FRÈRE LAURENT: Jeudi, Monseigneur ? Mais c'est très court !

PARIS: Ainsi en a décidé Capulet, mon beau-père.
Et je ne ferai rien pour ralentir sa hâte.

FRÈRE LAURENT: Vous dites ne pas connaître
Ce qu'en pense la dame ? Voilà qui n'est pas équitable.
Je n'aime pas ça.

PARIS: Elle déplore la mort de Tybalt avec tant d'empportement
Que j'ai eu peu d'occasion ou pas du tout
de lui parler d'amour.
Car le sourire de Vénus est déplacé
dans une maison en pleurs.
Son père, de plus, estime dangereux
qu'elle s'adonne à son chagrin avec si peu de retenue,
et dans sa sagesse, il presse notre mariage
pour faire barrage à cette inondation lacrymale,
à laquelle rester seule ne l'expose que trop.
Il compte que la compagnie d'un mari y remédie.
Voilà la seule raison que nous ayons
de précipiter cette union.

FRÈRE LAURENT (à part): Et moi, j'aimerais mieux
ne pas en avoir de la freiner.

Entre Juliette.

PARIS: Heureuse rencontre, madame mon épouse.

JULIETTE: Peut-être, monsieur, peut-être un jour.

PARIS: Ce « jour peut-être » devra l'être jeudi, mon amour.

JULIETTE: Qui vivra verra.

FRÈRE LAURENT: Ça, c'est certain.

PARIS: Venez-vous à confesse ?

JULIETTE: Si je vous répondais,
C'est à vous que je me confesserais.

PARIS: Ne lui cachez pas que vous m'aimez.

JULIETTE: Je vous confesse à vous que je l'aime, lui.

PARIS: Aussi sûr que vous m'aimez, moi.

JULIETTE: Si tel est le cas, ce sera d'autant plus vrai
Que je le dise quand vous aurez le dos tourné
Que les yeux dans les yeux.

PARIS: Ma pauvre amie, tes yeux en larmes ont tout fait
Pour te gâter le visage.

JULIETTE: Les larmes n'ont pas lieu de s'en réjouir,
Le mal était fait bien avant.

PARIS: Tu fais plus de tort à ton visage
Que les larmes en disant cela.

JULIETTE: Vérité n'est pas calomnie, monsieur,
Et ce que je dis, je le dis à visage découvert.

PARIS: Ton visage est à moi et tu l'as calomnié.

JULIETTE: Peut-être, car alors, il ne m'appartient pas.
(à Frère Laurent): Êtes-vous disponible, maintenant, mon père ?
Où dois-je revenir après vêpres ?

FRÈRE LAURENT: Je suis disponible à loisir, ma fille si songeuse.
Et vous, monseigneur, nous vous prions de nous laisser seuls.

PARIS: À Dieu ne plaise que je dérange vos dévotions.
Juliette, je viendrai, jeudi, te réveiller dès l'aube.
Jusque là, adieu, et garde sur ton front ce baiser
Donné en toute pureté.

Il sort.

JULIETTE (à Frère Laurent): Ah fermez cette porte,
Et quand vous l'aurez fait, venez pleurer avec moi,
Sans espoir, sans issue, sans remède.

FRÈRE LAURENT: Ô Juliette, je connais déjà l'étendue de ton chagrin,
Elle dépasse celle des ressources de mon esprit.
Je viens d'apprendre que tu dois, ce jeudi qui vient,
Épouser ce Comte et que rien ne peut s'y opposer.

JULIETTE: Ne me dites pas, mon père, que vous l'avez appris
Si vous ne me dites pas comment l'empêcher.
Et si vous, qui êtes si sage, vous ne pouvez m'apporter
Aucun secours, saluez la sagesse de ma décision
Que ce couteau va m'aider à exécuter.
Dieu a uni mon coeur à celui de Roméo et vous, nos mains.

FRÈRE LAURENT: Arrête-toi, ma fille. J'entrevois
Comme un semblant de solution
Mais qui réclame pour être atteinte une résolution
Aussi radicale que ce que nous voulons éviter.
Si tu as la force et la volonté,
plutôt que d'épouser Paris, de te poignarder,
alors il est plus que probable que tu auras
celles de subir quelque chose de semblable à la mort
pour échapper à ce sacrilège annoncé.
Si tu as cette audace, je t'indiquerai mon remède.

JULIETTE: Oh, plutôt que d'épouser Paris, ordonne-moi

De sauter du haut des créneaux de cette tour
Ou encore de marcher dans des rues infestées de brigands.
Ordonne-moi de ramper parmi les serpents,
Enchaîne-moi dans la fosse aux ours,
Enferme-moi la nuit dans un ossuaire
Et recouvre-moi en les entrechoquant
De tibias puants et de crânes jaunâtres,
Dépourvus de mâchoires. Ordonne-moi sinon
D'entrer dans une tombe qu'on vient de creuser
Et de m'y cacher dans le linceul
De ce mort de fraîche date.

FRÈRE LAURENT: Ne va pas plus loin. Rentre chez toi,
Consens de gaieté de cœur à épouser Paris.
Demain, nous sommes mercredi. À la nuit venue,
Fais en sorte de rester seule. Et une fois dans ton lit,
Tu prendras cette fiole et tu boiras jusqu'à la dernière goutte
Son contenu. Cette liqueur répandra sur-le-champ
Dans tes veines sa froide léthargie et suspendra
Le battement naturel de ton pouls. Plus aucune chaleur,
Plus aucun souffle ne témoigneront que tu es en vie.
Le rose de tes lèvres et de tes joues se fanera
Jusqu'au gris de la cendre, tes yeux fermeront
Leurs croisées, comme la nuit de la mort
Claquemure la lumière de la vie.
Et cette apparence rigide à la mort empruntée,
Tu la garderas quarante-huit heures sonnées,
Pour mieux revivre, fraîche et reposée.
Entre-temps, j'aurai par lettre prévenu Roméo
Qui guettera ton réveil dans le tombeau
Et t'emmènera avec lui à Mantoue, aussitôt.

JULIETTE: Donnez-moi ça, donnez-moi ça !

FRÈRE LAURENT: À une seule condition:
Que la peur n'émousse pas ta détermination !

JULIETTE: Je n'ai pas peur d'avoir peur.
Si l'amour me donne sa force,
Cette force viendra à mon secours.

ACTE 4 - SCÈNE 2

CAPULET: Alors, tête de mule, où es-tu allée brouter ?

JULIETTE: Là où j'ai appris à me repentir
de ma désobéissance obstinée envers vous et vos ordres.
Frère Laurent m'a enjoint de me prosterner à vos pieds
Et d'implorer votre pardon. Pardonnez-moi, je vous en prie.
Dorénavant, vous ferez de moi
Tout ce que bon vous semblera.

CAPULET: Ma foi, j'en suis heureux. C'est bien.
Tout rentre dans l'ordre. Relève-toi.
Et prévenons le Comte que le mariage aura lieu
Au jour dit: jeudi.

ACTE 4 – SCÈNE 3

JULIETTE: Au revoir, Dieu sait quand nous nous reverrons.
Cette comédie funèbre, je dois la jouer seule.
Une légère crainte me sème des frissons dans les veines
Et jette un froid sur la chaleur de la vie.
Et si cette mixture ne me faisait aucun effet,
Finirai-je mariée contre mon gré ?
(elle tire son poignard)
Ceci l'empêcherait.
Et si c'était du poison que Frère Laurent m'avait
Habilement administré pour me voir morte
Et enterrée, afin de s'épargner le sacrilège de me
Remarier, m'ayant déjà mariée à Roméo ?
Et si, une fois couchée dans mon tombeau,
Je me réveille avant que n'arrive Roméo,
Est-ce que je ne risque pas d'étouffer
Dans l'air confiné de cet affreux caveau ?
Ou bien, si je survis, n'est-il pas imaginable
Que, plongée dans cette horrible nuit de mort
Et la terreur de cet endroit où Tybalt est à peine enterré,
Tout ensanglanté, et où rôdent les mauvais esprits,
Poussant des cris de mandragore
qui vous poussent à la folie,
n'est-il pas imaginable, hélas, qu'à peine réveillée,
je devienne folle à lier ?
Ô Roméo, Roméo, mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle boit et tombe en catalepsie.

ACTE 4 – SCÈNE 4

LA NOURRICE (à Juliette, qu'elle croit endormie): Maîtresse, maîtresse !

Juliette ! Comme une souche, moi je vous le dis.

Dors tout ton soûl, va, car la nuit prochaine, je te le garantis

Paris, ton mari, ne te laissera pas comme ça

Te prélasser au lit !

Sainte-Mère de Dieu, Vierge Marie,

elle dort vraiment à poings fermés.

(Elle la secoue). Madame, madame.

Hélas, hélas. Au secours, au secours.

Elle est morte. Maudit le jour où je suis née !

Capulet et Lady Capulet surgissent.

LADY CAPULET: Ô heure infortunée !

CAPULET: La mort qui me l'a enlevée,

Paralyse ma langue et m'empêche de me lamenter.

ACTE 5 – SCÈNE I

A Mantoue.

ROMÉO: Si je peux m'en remettre à la vérité flatteuse
Du sommeil, mes rêves présagent que je recevrai bientôt
D'heureuses nouvelles. Mon cœur règne léger
Sur ma poitrine. Et toute cette journée,
Un entrain et de joyeuses pensées
Auxquels je ne suis pas habitué
M'ont soulevé bien au-dessus du sol.
J'ai rêvé que Juliette venait et me découvrirait mort,
Étrange ce rêve dans lequel un mort peu penser,
Et m'insufflait tant de vie par ses baisers
Sur ma bouche que je revivais
Pour devenir empereur !
Ah comme est douce la réalité des plaisirs de l'amour,
Quand l'ombre de l'amour est déjà si pleine de joie !

Entre un messenger.

ROMÉO: Quelles nouvelles de Vérone ?
Comment va Juliette ? Rien ne peut aller mal,
Si elle, elle va bien !

LE MESSAGER: Elle ne peut plus aller mal, donc tout va bien.
Son corps repose dans le tombeau des Capulet
Et son âme immortelle séjourne chez les anges.

ROMÉO: Qu'est-ce que tu dis ? S'il en est ainsi,
Alors, ô astres, je vous défie !
Va me louer des chevaux de poste,
Ce soir, je serai parti !
Laisse-moi.
Je te rejoins.

Le messenger sort.

ROMÉO: Eh bien, tu vois, Juliette,
Je dormirai ce soir près de toi !
Je trouverai le moyen. Ô perversité,
Comme tu as vite fait de te faufiler
Dans la pensée d'un désespéré.
(il appelle): Eh oh, oh eh, apothicaire !

ROMÉO: Apothicaire !

L'APOTHICAIRE: Moins fort !

ROMÉO: J'ai besoin d'une dose de poison,
D'une substance qui, en un éclair, se répand
Dans les veines et fauche sur-le-champ
Celui qui, fatigué de la vie, la prend.

L'APOTHICAIRE: J'ai quelque chose ici de fatal.
Mélange-le à n'importe quel liquide et bois-le d'un trait.

Aurais-tu la force de vingt hommes réunis,
Ça te terrassera aussi sec.

ACTE 5 SCÈNE 2

Abords de la tombe de Juliette.

PARIS: Ô toi fleur, parmi les fleurs,
C'est de fleurs que je veux que soit recouvert
ton tombeau... où la pierre se mêle à la poussière.
Je les arroserai d'eau douce toutes les nuits ou,
À défaut, de mes pleurs distillés par mes plaintes.
Le deuil que, pour toi, je veux mener,
C'est
De venir fleurir ta tombe chaque soir
Et pleurer.

Il chante.

PARIS: Arrête-toi, maudit Montaigu !
Veux-tu poursuivre ta vengeance
Au-delà de la mort ?
Tu t'es condamné toi-même
En venant ici. Tu dois mourir.

ROMÉO: Oui, tu l'as dit. N'attise pas mon désespoir.
Va t'en et laisse-moi. Pense à tous ceux qui ne sont plus
Et laisse-les te remplir d'effroi. Je t'en supplie, ami,
Épargne-moi de porter le poids d'un nouveau péché
En me rendant enragé. Ah va t'en !
Je t'aime plus que moi-même, car je suis venu ici
Armé contre moi. Pars, ne reste pas là,
Vis donc et dis à l'avenir
Que la pitié d'un fou t'a ordonné de fuir.

PARIS: Tu es un traître ! Viens !

ROMÉO: Tu me défies ! Tiens !

ROMÉO: *Oh my love, my wife,*
Ô mon amour, ma femme, la mort,
Qui a aspiré le miel de ton souffle,
N'a pas encore pris le pouvoir sur ta beauté.
Elle ne t'a pas conquise. Sur tes lèvres et tes joues,
Flotte encore cramoyisé l'oriflamme de la Beauté
Et le drapeau blanc de la Mort n'y est pas encore planté.
Tybalt ? Est-ce bien toi, Tybalt, couché là-bas
sous ce drap ensanglanté ?
Ah quelle faveur plus grande puis-je te faire
Avec cette main qui a fauché ta jeunesse en deux
Que de trancher la mienne qui te fut ennemie ?
Pardonne-moi, cousin.
Ah ma chère Juliette, pourquoi es-tu encore
Si belle ? Dois-je croire que la mort, elle
Qui n'a pas de corps, puisse être amoureuse ?
Et que cette monstruosité décharnée
Te garde ici dans le noir pour faire de toi sa bien-aimée ?
Je le crains, je vais donc demeurer près de toi, ici,
Et ne plus jamais quitter ce palais

ni la pénombre de sa nuit.
Ici, je resterai ici parmi
La vermine qui veille
Sur ton sommeil.
Ici, je trouverai mon repos éternel,
En débarrassant du poids des étoiles néfastes,
Ma chair fatiguée de ce monde.
Mes yeux, regardez-la pour moi une dernière fois,
Mes bras, serrez-la contre moi une dernière fois,
Et toi, ma bouche, passage obligé du souffle,
Mets un terme par ce baiser intègre
À ce marchandage interminable avec la mort
Qui engloutit tout.
(il sent le poison)
Allons, conduis-moi, guide au goût amer,
Capitaine de la dernière chance, précipite
Sans attendre sur les récifs écumants
Ma coque de noix malmenée
Par le mal de mer !
À toi, mon amour (il boit).
Tu n'as pas menti, apothicaire,
Ton poison est rapide.
Un baiser encore, et puis... la mort !

Entre Frère Laurent.

FRÈRE LAURENT: Roméo ! Mon Dieu ! Si pâle !
Ah, quelle heure peu charitable
Est responsable de ce hasard lamentable ?

Juliette sort de sa torpeur.

JULIETTE: Ô mon père bienveillant, où est-il ?
Où est mon Roméo ?

FRÈRE LAURENT: Madame, on vient.
Quittez ce repaire de mort, de miasmes
Et de sommeil contre-nature !
Une puissance qui nous dépasse,
Impossible à contester
A contrecarré nos intentions.
Venez, partons, ma chère Juliette,
Je n'ose plus longtemps m'attarder.

JULIETTE: Alors, va t'en. Va t'en sans moi,
Car moi, je vais rester.
Que vois-je ici, serré,
Dans la main de mon amour pour de vrai ?
Du poison. C'est lui qui a causé
Sa fin prématurée. (elle porte la fiole à ses lèvres)
Ah, méchant, tu as tout bu !
Plus une seule goutte qui aurait l'amitié
De m'aider à te suivre ? Et si je t'embrassais ?
De poison, peut-être, tes lèvres sont-elles encore mouillées
Et qu'en me faisant mourir, elles me guériraient.
(Elle l'embrasse).

Ta bouche est encore tiède.
Du bruit ? Abrégeons. Poignard propice,
Rentre dans ce fourreau
Pour y rouiller et me tuer.

Elle s'enfonce son poignard dans la poitrine.

ÉPILOGUE

LE PRINCE: Quelle mauvaise nouvelle, dès l'aube,
Vient troubler notre repos matinal ?
Quelle crainte fait frémir, d'avance, nos oreilles ?

Ô vous enfants obstinés,
Qui a pu vous enseigner
A précéder ainsi vos deux parents
Dans la tombe ?

Où sont-ils donc ces ennemis jurés ?
Montaigu ! Capulet !
Voyez quelle calamité le Ciel
Vous envoie pour votre absence d'amitié !
Voyez comme il se sert de l'amour pour tuer toute joie en vous,
Et moi, pour ne pas vous avoir gardés assez à l'œil,
Il me punit aussi de la même manière !

Une fragile trêve, ce matin,
Vient tout obscurcir.
Le soleil, de chagrin,
Refuse de sortir.
Car il n'y eut jamais d'amour, plus triste ni plus beau,
Que celui de Juliette et de son Roméo.